

Quelques Nouvelles

Maurice Level



Gloubik Éditions
2021

Maurice Level, né le 29 août 1875 à Vendôme et décédé le 14 avril 1926 à Rueil, est un écrivain, journaliste et dramaturge français.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

LES CONTES D'“EXCELSIOR”

—————

« Au vieux Sarguemines »

Ce conte est paru dans l'Excelsior du 6 mars 1920.

La boutique, dont la peinture était déteinte et par endroits écaillée, portait comme enseigne Au vieux Sarreguemines. Bâtie en retrait dans une rue étroite de la rive gauche, elle ne recevait quelques rayons de soleil qu'à l'heure matinale où l'eau bouillonne dans les ruisseaux, et où les ménagères court vêtues, la tête enveloppée d'un fichu, vont chercher leur lait.

M. Gendre vivait là, parmi ses vieux meubles, ses vieilles étoffes, ses vieux livres, poussiéreux et râpé comme eux, levé tard, tôt couché, sans ambitions et sans rêves, tel-

lement habitué à ses bibelots qu'il les vendait presque à regret, ne distinguant pas, dans son cœur paternel, entre le flacon de Venise ébréché et la miniature Louis XVI, orgueil et gloire de sa vitrine.

Jadis, bien achalandé, le magasin avait peu à peu perdu ses clients. À peine si, de temps à autre, un visiteur poussait la porte, demandait un prix, examinait une chaise, un chandelier d'étain, puis s'en allait, sans acheter. M. Gendre le reconduisait poliment, effleurait d'un doigt câlin le bibelot qu'un instant il avait craint de perdre, et reprenait sa lecture. De petites rentes soigneusement gérées, une économie parfaite et une absence totale de besoins lui permettaient ce dilettantisme et ce détachement.

Un jour qu'il lisait un bouquin orné d'images candides, la clochette de l'entrée tinta. Il leva la tête, retira ses lunettes, posa

son livre et dit avec une affabilité d'un autre âge :

— Vous désirez, monsieur ?

— Jeter un coup d'œil, répondit le client en regardant autour de lui.

— Faites donc, monsieur, faites donc, autorisa M. Gendre. Ce n'est pas bien en ordre, mais je suis seul, et il y a tant de choses... Il faut excuser...

— Je sais, je sais ; j'ai l'habitude des magasins d'antiquités, et le bibelot m'importe plus que le cadre.

M. Gendre le complimenta de comprendre ainsi l'amour des belles choses. Le visiteur allait et venait, se faufilant entre les meubles entassés, ouvrant un tiroir, essayant la patine d'un bois, feuilletant un volume. À chacun de ses gestes, M. Gendre expliquait

ou conseillait :

— Faites attention, vous pourriez vous salir... il y a tant de poussière !... Ne prenez pas la peine... Ceci (je vous le dis franchement) n'est pas ancien — du moins il n'y a qu'une partie qui soit de l'époque ; les cuivres sont modernes... Mais ceci, en revanche, est parfait... Oh ! je vois, vous êtes connaisseur !

— Un peu, répondit le client. À force de chercher, n'est-ce pas...

Il tournait entre les doigts un huilier en vieux Moustier.

— Joli, dit-il en le reposant avec soin.

— Vous trouvez tout de suite la bonne pièce ! commenta M. Gendre en souriant.

— Je m'intéresse aux faïences, expliqua le client.

— Alors, dit M. Gendre, en confidence, je vais vous montrer quelque chose...

Il retira d'un bahut une assiette de la Compagnie des Indes, l'éleva pour en faire admirer la transparence, la mania pour en goûter la pâte tendre, la fit sonner d'une pichenette et la tendit. Le visiteur la reçut avec respect, et hocha admirativement la tête.

— J'en ai douze pareilles, exposa M. Gendre... mais je ne tiens pas à les vendre... Plus tard, si je me retire à la campagne, je les mettrai sur un buffet...

— Vous avez cent fois raison, approuva le visiteur, ce sont des merveilles.

M. Gendre aimait qu'on aimât ce qui lui était cher. Le client commentait les qualités de cette porcelaine, avec une érudition familière. M. Gendre lui confia toute sa pen-

sée :

— L'ennui de notre métier, c'est qu'on a la plupart du temps affaire à des personnes ignorantes, et qui ont la prétention de s'y connaître. J'en ai vu qui discutaient, marchandaient, à cinq francs près, un objet d'une valeur certaine, et qui n'auraient pas su distinguer une commode Régence d'une commode Louis XV ! Avec vous, c'est un plaisir ; on parle, on échange des idées... Autrement, autant vendre du sucre ou des petits pois...

— Parbleu ! approuva le visiteur en s'arrêtant devant un brûle-parfum.

— Amusant ? dit M. Gendre.

— Gentil... approuva le client. Combien en voulez-vous ?

— Deux mille, répondit M. Gendre, en

clignant ses petits yeux.

— Deux mille... deux mille... répéta le monsieur en soulevant le couvercle.

M. Gendre se mit à rire :

— Je plaisantais ! C'est un bibelot que j'ai laissé là, je ne sais pourquoi... C'est moderne — enfin, ce n'est pas du seizième comme on pourrait croire — s'il vous plaît... Vous m'en donnerez soixante-dix francs... C'est trop ?... Mettons soixante, et emportez-le...

— Eh bien ! dit l'acheteur, entendu.

Il tira son portefeuille de sa poche, y prit un billet, puis se ravisa :

— Non, décidément, monsieur Gendre, je ne peux pas... Vous avez là un cloisonné chinois du seizième qui est une pure merveille ! Quand vous m'en avez demandé

deux mille, j'en suis resté stupéfait ! Ça en vaut trois, quatre mille... davantage peut-être !... Et vraiment, je ne me sens pas le courage de profiter de votre erreur... Vous vous êtes trompé... Tout le monde se trompe, et les plus forts se laissent rouler... Vous auriez été un marchand comme il y en a tant, je vous aurais pris au mot, je l'avoue... Mais vous êtes un artiste, un de ces artistes qui font honneur à une profession aujourd'hui bien diminuée, et je ne ferai pas une chose pareille... Voulez-vous quatre mille ?

— Êtes-vous sûr que ça vaut ce prix-là ?... Car, si vous avez votre délicatesse, moi, j'ai mes scrupules...

— N'en ayez aucun ; je ne me trompe pas, affirma le client.

— Alors, ma foi, marché conclu. Je peux dire, par exemple, que c'est de l'argent

qui me tombe du ciel !

Tout en parlant. il enveloppait le brûle-parfums. Le client paya, plaça le paquet sous son bras et sur le point de sortir, s'arrêta :

— Que je suis étourdi ! J'étais entré chez vous pour acheter une coiffeuse ! Il m'avait semblé en voir une...

— Celle-ci ? Du galbe, en bon état ; un peu chère par exemple : cinq mille....

— Hein ! murmura l'acheteur, ce n'est pas donné ! La forme est courante ; les bronzes... truqués... Je voulais quelque chose pour la campagne... A quinze cents francs, ça irait...

— C'est ce que je l'ai payée...

— Tenez, seize cents — et encore, parce que j'ai trouvé l'autre bibelot. Croyez-moi, vous n'en tirerez pas plus.

— Allons, soupira M. Gendre — qui n’y perdait pas.

— Voici la somme, et voici ma carte ; envoyez-moi ça ce soir.

— Comptez sur moi, dit M. Gendre après avoir lu : Marquis de Pompignolles, 160, boulevard Malesherbes.

Et, refermant la porte, il sourit :

— Dieu merci, il y a encore d’honnêtes gens !

— Dites donc, annonça un mois plus tard un voisin en entrant dans sa boutique, c’est pas vous qui feriez des affaires comme ça ! Écoutez ce que dit le journal :

HOTEL DROUOT. — La première journée de la vente de Pompignolles a produit près d’un demi-million. Une seule coiffeuse, ornée de bronzes ciselés de Jean-Louis

Prieur, ayant appartenu à ^{Mme} de Pompadour, a atteint 287 000 francs.

— Ah !... le misérable ! s'écria M. Gendre.

— Vous trouvez, vous aussi, qu'il faut être un misérable pour payer un bibelot une pareille somme quand la vie est ce qu'elle est ?... approuva le voisin.

— ... Oui, balbutia M. Gendre frappé à mort, et voulant malgré tout cacher sa honte.

L'aveu tardif

Ce conte est paru dans l'Excelsior du 20 février 1920. Vous pouvez retrouver le texte original sur [gallica](#).

M^{me} Hardissel descendit de taxi devant sa porte, comme une heure du matin sonnait. Elle leva les yeux, vit de la lumière à la fenêtre du bureau de son mari, appuya quatre ou cinq fois, coup sur coup, sur le timbre, jeta son nom à la concierge, et, sans s'attarder à prendre l'ascenseur, monta l'escalier en courant.

Assis au coin du feu, M. Hardissel lisait, ou faisait semblant de lire. Il posa son livre sur ses genoux, la regarda des pieds à la tête et dit :

— Tu rentres tard...

Elle chercha des yeux la pendule et assura qu'il n'était pas cette heure-là. Il prit sa montre dans son gilet et précisa :

— Une heure quatre, à la gare Saint-Lazare.

En tout autre moment, elle eût ergoté, discuté : elle se borna, ce soir, à répondre :

— Je croyais...

Tu croyais mal, conclut M. Hardissel en marquant sa page.

Puis il ajouta, déboutonnant son veston d'intérieur :

— Je me couche.

— Moi aussi, murmura sa femme.

Elle rejeta son manteau, défit les pre-

mières agrafes de son corsage, puis laissant tomber ses bras, lui dit :

— Aide-moi, je ne peux pas.

Il s'approcha sans hâte, et l'aida sans conviction. Tandis qu'il tâtonnait, les gestes maladroits, elle entreprit, profitant de ce qu'elle lui tournait le dos, de lui raconter sa soirée :

— C'était très gentil... les Boudey sont charmants... Ils ont bien regretté que tu n'aies pu venir ; je leur ai expliqué que tu avais un gros travail à terminer... Je voudrais que tu voies leur appartement : un bijou !... Le salon Directoire, la salle à manger flamande, le boudoir Louis XV...

Toujours penché, M. Hardissel demanda :

— Et la chambre à coucher ?

— La chambre à coucher ?... Comment veux-tu que je sache ?...

— Ma foi, dit-il, ayant décroché la dernière agrafe, puisqu'on te montrait le reste, on aurait pu, pendant qu'on y était, te montrer cela.

Il riait, tout en rejetant ses bretelles en arrière ; elle le considéra un instant, en silence, puis, comme il n'ajoutait rien et paraissait uniquement préoccupé d'étaler son pantalon dans son pli, elle dit, en haussant les épaules :

— Décidément, tu n'es pas aimable ce soir ! Pour une pauvre petite fois que je dîne sans toi chez des amis...

Il se tourna, les mains sur les côtes :

— Moi, pas aimable ? J'ai sommeil... C'est bien mon droit, à une heure du matin !

Ayant passé sa robe de nuit, elle entra dans le cabinet de toilette.

Elle l'entendit aller et venir, siffloter, ouvrir et fermer des tiroirs, puis se coucher. Elle le rejoignit ; il éteignit la lampe.

Étendus côte à côte, ils ne parlaient pas ; M. Hardissel s'était allongé sur le côté ; elle demeurait sur le dos, à demi assise.

Elle songeait, et par moments, répondant à ses pensées, hochait la tête ; d'autres fois, énervée par le silence, elle toussotait ou soupirait. Mais sa toux, pas plus que ses soupirs ne troublaient l'immobilité de son mari.

Dormait-il ou faisait-il semblant ?... Elle n'osa d'abord s'en assurer, puis se décida :

— Tu dors ?

Il répondit, sans bouger :

— Non, je réfléchis...

— À quoi ?

— À des choses...

Elle se mordit les lèvres et n'insista plus.

Ses propres pensées n'étaient point gaies. Dans cette chambre, dans ce lit, témoins d'un bonheur conjugal paisible de dix ans, la gravité de sa faute lui apparaissait entière : elle avait menti, menti avec préméditation, inventé un prétexte, fait confidence de sa mauvaise action à une amie — il faut bien préparer un alibi en cas d'alerte ! — et pourquoi, mon Dieu ? Pour dîner, en tout bien tout honneur, avec un jeune homme, et aller ensuite au théâtre, dans une baignoire grillée. Dans tout cela, pas un baiser, pas même un propos galant ; la simple satisfaction d'un caprice ; le besoin, aussi brusque-

ment apaisé que surgit, d'un parfum d'aventure.

Mais aussi, quels regrets, quels remords ! quelle crainte ! Elle avait quitté son mari souriant, confiant ; elle le retrouvait taciturne, avec de drôles d'yeux, une voix bizarre, et des silences auxquels il ne l'avait pas habituée... S'il se doutait... s'il avait un soupçon !...

Cette pensée lui fut bientôt intolérable, et la certitude lui vint qu'il méditait et qu'il souffrait.

La pendule battait à petits coups ; la lueur des becs de gaz coulait, à travers les rideaux de taffetas, une clarté indécise ; le silence se creusait de plus en plus profond. Un tout petit grincement précéda la sonnerie de deux heures. M. Hardissel poussa un long soupir qui souleva le drap. Une scène, des

reproches auraient fouetté son orgueil ; cette douleur muette la désarma, et, les mains jointes, à mi-voix, humblement, elle parla :

— J'ai eu tort, Félix, j'ai eu grandement tort... Jamais je n'aurais dû faire une chose pareille ; mais je n'ai rien fait de mal... de vraiment mal.

M. Hardissel attira la couverture d'un geste sec, et s'en couvrit les épaules ; elle se tut une seconde et reprit :

— Tu ne réponds pas... Tu ne me crois pas ? Et pourtant c'est vrai, c'est vraiment vrai, je te le jure... Oh ! je sais bien... C'est à peine croyable... Tout est contre moi, tout m'accuse... Mais je t'aime... J'ai été imprudente, stupide... voilà tout.

D'un coup de pied, M. Hardissel chassa la couverture de satin piqué, et toussa. Elle se rapprocha de lui, insensiblement :

— Tu m'en veux ?... Tu as raison... Mais il faut que tu saches... J'ai hésité... J'ai résisté pendant des semaines... Il me pressait de lui accorder une soirée, une soirée, en amis, comme nous aurions pu la passer dans mon salon... Mais il voulait l'illusion d'un véritable tête-à-tête... Avec toi, je n'ai jamais dîné en cabinet particulier... J'ai eu la curiosité imbécile de connaître cela... Il devait partir demain ; ainsi j'étais sûre... puisqu'il ne reviendra que dans deux ans... Sans cela, tu comprends bien !... Et puis — oh ! sur ta vie, j'en fais serment ! — la porte est restée ouverte pendant tout le repas... et je n'ai rien pu avaler... j'avais la gorge si serrée... Au théâtre, je ne sais même pas ce qu'on a joué... sur ta tête, mon chéri, sur ta tête !...

Elle avait posé les mains sur ses cheveux et balbutiait, les joues inondées de

larmes :

— Je te le jure... sur quoi veux-tu que je te le jure ?... Dis... ordonne... Je te demande pardon, de tout mon cœur, de toute ma tendresse pour toi, de toute mon âme...

— Oh ! geignit soudain M. Hardissel en enfonçant sa tête dans l'oreiller, as-tu fini de remuer, de grommeler ?... Voilà trois fois que tu m'éveilles... Laisse-moi dormir, que diable ! Tu sais bien que je me lève à sept heures, moi !

Elle balbutia, déconcertée :

— Ah !... oui...

Par pure courtoisie il demanda, la parole déjà empâtée de sommeil :

— Si tu es souffrante... dis-le... Je vais me lever... te faire de la tisane...

Mais ulcérée, inconsolable de sa douleur et de sa honte inutiles, elle répondit, préparant déjà sa mauvaise humeur du lendemain :

— Non... inutile, je vais mieux : dors.

L'acquitté

Ce conte est paru le 20 mars 1920 dans l'Excelsior.

M. Jouveau, commissionnaire en pierres précieuses, rangeait avec un soin méticuleux des perles sur une feuille de papier de soie, lorsqu'on fit entrer un visiteur dans son bureau.

Comme il ne faisait pas très clair, et que la lampe électrique éclairait seulement sa table, il ne le reconnut pas tout d'abord. Le visiteur s'empressa de rafraîchir sa mémoire :

— Vous ne me reconnaissez pas, monsieur ? Pourtant nous avons passé trois

longues journées face à face ! Je suis Moustel, Moustel, accusé d'assassinat, que vous et vos collègues du jury avez bien voulu acquitter le mois dernier.

— Ah ! pardonnez-moi, s'écria M. Jouveau, les mains tendues... Je suis fort heureux de vous voir, et nous avons été tous bien fiers de proclamer votre innocence !

— Tous ?... murmura Moustel...
Croyez-vous ?

— Oui, il y a eu un entêté — le seul — pour voter contre l'acquittement... Mais, moi, je n'ai jamais douté un instant...

— Je sais, je sais, répondit Moustel, et je sais que votre influence de chef des jurés a entraîné la conviction de plusieurs de ces messieurs.

— J'en conviens, et je m'en félicite, ré-

pliqua le commissionnaire.

Il avait gardé de ses fonctions redoutables et éphémères un grand respect de la justice, une pointe de dignité grave, presque emphatique, et une estime certaine de sa propre valeur. M. Moustel s'inclina et reprit :

— Aussi bien ai-je considéré qu'il était de mon devoir de vous exprimer ma gratitude. Si je ne l'ai pas fait plus tôt, c'est que ma longue détention, les fatigues, les angoisses de ces journées d'audience m'avaient fortement déprimé...

— Cela se conçoit, approuva M. Jouveau.

— Mais, acheva M. Moustel, après un séjour à la campagne, ma première visite est pour vous.

— Je vous en suis tout à fait obligé, re-

mercia M. Jouveau.

— N'est-ce pas naturel ? s'étonna l'acquitte.

— Les choses les plus naturelles ne sont pas celles que les hommes pratiquent le plus volontiers, soupira le commissionnaire, philosophe ; et la gratitude ne pousse pas toujours où on a semé le bien...

— Le tour de cette formule est particulièrement heureux, remarqua M. Moustel, et je vous l'emprunterai à l'occasion, si vous voulez bien le permettre ?...

M. Jouveau permit d'un sourire, et, renversé dans son fauteuil, demanda :

— Qu'allez-vous faire, maintenant ? Reprendre vos occupations antérieures, sans doute ? Vous étiez rentier, je crois ?

— Oui, mais je chercherai autre chose.

Cette malheureuse histoire m'a dégoûté du genre humain... ou du moins me l'a fait voir sous un jour nouveau...

— Évidemment... cette erreur qui aurait pu être fatale... Quand on pense que vous auriez pu !... C'est affreux ! Et quel concours de circonstances, de coïncidences !... Enfin, tout est bien qui finit bien... Dans quelque temps, il ne vous restera que le souvenir d'un mauvais rêve...

— Mauvais rêve ? répéta M. Moustel, vous voulez dire un rêve inespéré !

M. Jouveau regarda son interlocuteur avec étonnement. Celui-ci posa son chapeau sur le coin de la table et se mit à rire :

— Monsieur, vous êtes un excellent homme, mais un enfant. Oui, il y a eu une erreur judiciaire ; mais pas dans le sens que vous croyez. Légalement, et pour toujours,

puisqu'il y a chose jugée, je suis innocent :
en fait, je suis coupable.

— Vous ? balbutia M. Jouveau.

— Moi. Pourquoi m'en défendrais-je,
puisqu'on ne peut plus me poursuivre de ce
chef ? J'ai bel et bien tué la crémillère du pas-
sage Boulard. Pourquoi je l'ai tuée ? Oh !
pour mille raisons... Mais une seule suffit :
pour prendre son argent. Elle était riche, je
ne l'étais plus : il n'en fallait pas davantage...

— Vous plaisantez ? tenta d'objecter
M. Jouveau.

— Pas le moins du monde ; la chose n'y
prête guère, du reste. Mais j'ai voulu vous
mettre en garde contre l'éloquence des avo-
cats. Le mien était un maître, dans toute l'ac-
ception du terme ; un as ! Vous pouvez une
fois encore être juré : il faut que vous ne
vous laissiez plus prendre à ce piège de la

parole.

— Voyons, voyons, murmura M. Jouveau en s'essuyant le front, ce n'est pas possible ! Toutes ces dépositions favorables, toutes ces expertises qui tournaient en votre faveur, le témoignage des voisins... la certitude de votre alibi... votre passé... la précision de vos réponses... et la mollesse même du réquisitoire ?...

— Autant de petits faits qui m'ont servi, comme d'autres, auparavant, avaient pu me nuire. Votre stupeur ne me surprend pas ; je la trouve très naturelle : l'homme est ainsi fait qu'il ne peut admettre son erreur, et, pour tout vous dire, je trouve votre révolte assez réjouissante. Hé quoi ! mon cher monsieur, regretteriez-vous de m'avoir rendu aux miens ? J'ai commis un crime, soit ; je ne suis pas pour cela un meurtrier « de carrière », si j'ose ainsi m'exprimer. Je vais ren-

trer dans le droit chemin, et ne m'en écarterai plus, je vous l'affirme. Au fond, j'ai plus de remords qu'il n'y paraît ; mais ce qui est fait est fait, n'est-ce pas, et les plus belles phrases n'y changeraient rien. Je vous demanderai simplement de ne pas ébruiter cette histoire ; elle pourrait me faire du tort. Et cela serait aussi fâcheux pour vous, car je serais obligé de vous tenir pour responsable de tout ennui qui m'advierait... Je suis convaincu, du reste, que je n'aurai pas à me résoudre à cette fâcheuse extrémité...

Insensiblement, M. Jouveau s'était rapproché de la porte. Il allait l'atteindre, quand une dame âgée entra.

— Ah ! s'écria-t-elle, Dieu soit loué ! Il est là !

Moustel avait salué d'un geste de la main la nouvelle arrivante ; elle se pencha à

l'oreille du commissionnaire :

— Dites comme lui, monsieur, je vous en conjure... il est fou... la détention lui a tourné la cervelle : c'est sa folie de croire qu'il a tué, mon pauvre cher enfant !... À part ça, il est doux comme un mouton...

M. Jouveau respira ; M. Moustel se frotta les mains :

— Eh bien ! maman, tu vois ! M. Jouveau est tout à fait de mon avis ; avec sa voix, qu'il m'a promise, je suis sûr d'être président de la République demain...

— Si nous allions tout de suite à l'Élysée, mon enfant ? proposa la dame en clignant la paupière du côté de M. Jouveau.

— Excellente idée ! déclara Moustel. Monsieur, je suis tout à vous...

Ils sortirent ; M. Jouveau poussa un

soupir de soulagement, puis une grande tristesse l'envahit. Ainsi, voilà le fruit de l'erreur des hommes ! Un malheureux, torturé, devenu dément ! Il se réjouit aussi de sa clairvoyance qui avait évité une condamnation horrible, et, le front contre la vitre, regarda dans la rue.

Moustel avait pris le bras de sa mère, et tous deux riaient, à gorge déployée.

— Ah ça ! songea M. Jouveau. Que signifie ?...

Il courut à sa table : trois de ses plus belles perles avaient disparu, mais à leur place un petit billet portait ces mots :

Voyons, cela ne vaut-il pas mieux, tout de même. que si j'avais tué la crémière du passage Boulard pour la voler ?



**LES MILLE ET UN
MATINS**

L'assassin

Ce conte de presse a été publié dans
Le Matin du 21 mars 1921.

M^{me} Bigle, l'aubergiste, écosait des
petits pois. Ayant prêté l'oreille, elle vida le
contenu de son tablier dans une casserole et
dit :

— Voilà que ça recommence !

— Ça le tient sourit M. Bigle en postant
son journal.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le
commis voyageur, qui attendait que la cha-
leur fût tombée pour reprendre sa tournée.

Il n'était pas dans les attributions de

M^{me} Bigle de répondre aux clients ; Bigle expliqua :

— Le pharmacien qui bat sa femme.

Ils demeurèrent tous les trois immobiles. En face, dans l'officine, la voix de M^{me} Julep hurlait : « Canaille ! Misérable ! Assassins ! » et celle de M. Julep ripostait « Coquine ! Fille des rues ! Sans cœur ! »

Un volet s'ouvrit chez l'épicier ; un autre chez la buraliste ; la bouchère écarta son store de toile ; à la cuisine une servante jeta son torchon sur la table, et les mouches, troublées dans leur digestion, s'envolèrent d'une peau de lapin qui séchait au soleil.

— Si c'est pas une honte déplora M^{me} Bigle.

— Pourquoi la bat-il ? demanda le commis voyageur.

Bigle, neutre par profession, passa derrière son comptoir, se mit à rincer les verres et prononça vaguement :

— ...Affaires entre mari et femme...

Mais M^{me} Bigle, maigre et vertueuse, qui ne se croyait pas tenue à tant de réserve, précisa :

— Elle ne se conduit pas comme elle devrait.

Bigle haussa les épaules. Il se sentait quelque indulgence pour M^{me} Julep parce qu'elle portait des gants, un chapeau à fleurs et se parfumait au corylopsis du Japon.

— Il faut dire que le particulier n'est pas commode tous les jours...

— Moi je répète que cette femme-là, c'est pas grand'chose, trancha M^{me} Bigle.

L'épicière entra. De chez elle on ne voyait l'officine que de profil ; le pâtissier la suivait, sa boutique tournant le dos à celle du pharmacien la demoiselle de la buraliste se précipita derrière eux, si émue qu'elle déchirait son fichu entre ses dents. Tous se mirent à, parler à la fois.

À la vérité, nul ne connaissait la raison de ces rixes. La première remontait aux premiers jours du printemps. Elle avait éclaté un tantôt que M. Julep faisait sa récapitulation trimestrielle. Le soir, il n'était pas venu à l'apéritif, et le lendemain, M^{me} Julep était partie en voyage. À son retour, cela avait recommencé. Bigle était entré chez eux pour les séparer, et aussi pour se rendre compte. Mais ça se passait au premier étage, et M. Julep en descendant l'avait accueilli d'un tel air, qu'il avait dû, afin d'expliquer sa présence, acheter une pommade pour les dou-

leurs. La buraliste ayant pénétré à sa suite avait, pour la même raison, fait emplette d'une bouteille de Rubinat. Jusqu'au soir, sous un prétexte ou sous un autre, tous les gens du village s'étaient succédé dans la boutique. De mémoire de pharmacien, jamais on n'avait vu tant de malades. À peine si M. Julep finissait de coller une étiquette et remontait à l'étage pour parfaire sa correction, la sonnette sonnait de nouveau.

— Monsieur Julep, c'est pour mon rhume. — Monsieur Julep, un vermifuge pour mon petit. — Monsieur Julep, qu'est-ce que vous auriez pour les brûlures d'estomac ?

Tremblant, les pommettes rouges et essuyant du doigt une éraflure qui saignait le long de son nez, M. Julep servait les clients ; on entendait M^{me} Julep sangloter à petits coups dans sa chambre, mais l'officine gardait son secret.

Les mieux renseignés assuraient qu'il y avait à l'origine de tout cela une question d'argent. Julep s'était installé deux ans plus tôt dans la boutique peinte à neuf, fier de sa devanture, de ses bocaux multicolores, décidé, assuraient les méchantes langues, « à tout manger ». Mais il n'avait mangé que son capital. Le pays était sain, les malades rares, un rayon de parfumerie, adjoint au commerce des drogues, n'avait servi qu'à lui attirer l'hostilité de l'épicier, et l'on pouvait compter du dehors les rares coups de timbre qui marquaient le jeu de la caisse automatique.

Cependant, la pharmacienne hurlait toujours. Un cri plus strident que les autres, suivi d'un lourd silence, glaça d'épouvante M. Bigle, M^{me} Bigle, l'épicière, la pâtissière, la demoiselle de la buraliste et la servante. M. Bigle fit mine de prendre son veston ;

d'un regard, M^{me} Bigle le cloua sur place. Du reste, une nouvelle clameur les rassura. L'épicière, qui tenait la comptabilité de ses rancunes aussi bien que celle de ses produits, récapitula :

— Ça fait cinq fois qu'il l'aura rossée ce mois-ci, au lieu de quatre le mois passé.

Et, curieuse de jouir du spectacle, elle ajouta :

— Justement qu'il me faut de l'huile de ricin, je vais y jeter un coup d'œil.

— Si c'est ça, minauda la demoiselle de la buraliste, le médecin m'a ordonné des pilules fortifiantes ; je vous accompagne.

— Moi aussi, pour la teinture d'iode, que justement je n'en ai plus, dit M^{me} Bigle.

Penchée à sa fenêtre, une des dames Dinglon cria à sa sœur qui traversait la

place :

— Quatre sous de sirop de mûres !

Déjà la boutique était envahie. Quand ils entrèrent, M. Julep tapotait sa main gauche, qui tenait un bout de papier chargé de poudre de la main droite.

Ils s'assirent en rond, sans impatience. En haut, on entendait M^{me} Julep se moucher et le timbre de la caisse sonnait un carillon. Quand tous eurent été servis, M. Julep s'engouffra dans l'escalier, et les cris cessèrent.

À son retour, le commis voyageur s'informa. M. Bigle haussa les épaules : on ne savait rien. Ce Julep était un sournois, qui faisait ses coups en dessous un mauvais bougre qui souriait aux clients et martyrisait sa femme. M^{me} Bigle elle-même en était révoltée.

La semaine s'écoula dans le calme. On aperçut M^{me} Julep au marché. Certains assurent qu'elle avait un œil poché. Mais comme elle portait une voilette, on en fut réduit aux conjectures. Quant à M. Julep, il se tenait sur le pas de sa porte, vêtu d'un cache-poussière de toile, avec l'air insolent et satisfait d'un maître.

D'habitude, c'était le vendredi que les choses se gâtaient. Pourquoi ce jour plutôt qu'un autre ? Mystère. Le vendredi vint, puis le samedi, puis le dimanche, sans que rien se produisit. Pareil calme le mardi. Le mercredi, sur le coup de trois heures, une gifle éveilla le silence de la place endormie. Ce fut le signal de gémissements et de cris tels qu'on n'en avait pas encore entendus. M. Bigle en sauta sur sa chaise, la buraliste dégringola les trois marches de son perron, l'épicière en rendant la monnaie se trompa

de quinze centimes à son désavantage. Justement, M^{me} Bigle était absente ; Bigle en profita pour décréter :

— C'en est trop ! Il faut que ça finisse !

— Oh ! fit l'épicière, vous ne saurez rien.

— C'est ce qui vous trompe, répondit-il.

Car il avait son plan, un plan médité, préparé de longue date. La pharmacie s'adossait à son hangar ; il appliqua une échelle contre le mur, grimpa sur le premier toit, se hissa jusqu'au second, et, rampant, atteignit une lucarne qui donnait jour dans la maison du pharmacien. D'abord, il se tint immobile et prêta l'oreille. De son poste, il entendait tout.

M^{me} Julep ne pleurait plus ; M. Julep disait d'une voix amicale : « Sais-tu combien on a fait le dernier vendredi ? Soixante-seize francs ! Sept francs de plus que la semaine d'avant ! »

Un long gémissement répondit à ces mots. Bigle sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, d'autant qu'un cri de détresse accompagnait le bruit d'une bouteille brisée. Alors il n'y tint plus, et s'avançant encore, prêt à intervenir, risqua un œil contre la vitre.

Mais ce qu'il aperçut le surprit si fort qu'il faillit dégringoler sur les tuiles, et dut s'accrocher des talons et des doigts...

Assise à sa table à ouvrage, M^{me} Julep ourlait une serviette d'un geste méthodique, tout en vociférant à intervalles réguliers « Canaille ! Misérable ! Assassin ! » Cepen-

dant, qu'installé près d'elle, devant son livre ouverte, M. Julep suivait d'une plume attentive des colonnes de chiffres soigneusement tracées.

Avec deux « T »

Ce conte est paru dans le quotidien Le Matin le 23 mai 1921.

Il faisait froid, il faisait triste. Dans l'escalier sombre, les quatre étages avaient été durs à monter ; du feu de coke, il ne restait qu'une vague lueur rose au milieu d'un tas de choses grises ; la mèche de la lampe baignait comme une vieille racine dans un reste de pétrole trouble ; tout cela, à quoi s'ajoutait la fatigue d'une journée morne, acheva de décourager Garain.

Il regarda son lit qu'il lui fallait ouvrir, le réveille-matin avec sa petite aiguille immuablement arrêtée sur six heures et demie, pensa à la monotonie de sa vie, aux lende-

mains sans surprise, aux douze mois d'une année commençante aussi sûrement plats que les douze mois de celle qui finissait, à la fragilité des femmes, à l'égoïsme des hommes, à tout le mal qu'on se donne pour pas grand'chose, pour rien. Comparé aux ambitions de sa jeunesse, le présent lui apparut lamentable. Les sauces du restaurant avait gâté son estomac ; pas une semaine sans que sa femme de ménage mariât une nièce, enterrât un oncle ; rien n'allait plus, ni le commerce, ni la politique ; Lloyd George nous lâchait, la blanchisseuse s'entêtait à empeser le plastron de ses chemises... Des détails ? Mais de quoi la vie est-elle faite ? ... Alors écœuré, dégoûté, il s'assit sa table, écrivit sur une feuille de papier à lettre mauve : « J'en ai assez de m'embêter. Je m'en vais », prit dans le tiroir un revolver, le chargea et réfléchit :

« Tirerai-je à la tempe ? Dans la bouche ? Au cœur ? »

Le cœur lui parut un lieu d'élection. Il dénoua sa cravate, ouvrit son veston, sa chemise et son gilet de flanelle dont un bouton qui ne tenait plus qu'à un fil sauta. S'il lui fût resté l'ombre d'une hésitation, cet accident, symbole d'une existence à laquelle personne ne s'intéressait, eût suffi pour le décider.

D'autres, lorsqu'ils s'en vont, brûlent des lettres d'amour, des papiers d'affaires, des photographies, une fleur fanée, une mèche de cheveux, ce pourquoi en somme ils ont vécu et meurent : lui n'avait pas cette petite formalité à accomplir ; le terme de son voyage était aussi quelconque que le voyage lui-même.

Une dernière récapitulation : « Je n'oublie rien ? Une... Deux... »

Il allait prononcer « trois », quand on sonna à sa porte. Une visite à pareille heure était si insolite qu'il ne résista pas à la tentation d'ouvrir. Une petite femme entra. D'une main, elle tenait un parapluie tout dégouttant, de l'autre, un carton de modiste :

— M^{me} Birot, s'il vous plaît ?

— Ce n'est pas ici, mademoiselle.

La petite femme parut contrariée.

— Ça, par exemple, c'est drôle ! C'est pourtant bien le quatorze de la rue Fromentin ?

— Oui.

— Alors, Je ne comprends plus !
Voyons...

Garain lui demanda par politesse :

— Vous êtes sûre de l'adresse, de

l'étage ?

— De l'étage, oui ; de l'adresse, je vais encore regarder.

Elle tira de son sac une enveloppe. Mais il faisait si sombre qu'elle ne put pas lire. Garain balança s'il lui apporterait la lampe, ou s'il l'inviterait à entrer. Un vent coulis qui montait de l'escalier lui fit choisir la seconde solution. La petite femme s'approcha de la lumière, posa son carton sur le plancher, appuya son parapluie contre la commode. Tout de suite, il y eut une flaque d'eau. Garain le prit et le planta dans le seau à coke. Elle s'excusa, non pas d'avoir sali sa chambre, mais de son erreur :

— Je me suis trompée. Ça, c'est tor-dant. C'était bien la peine de veiller pour livrer à temps !...

Ensuite, elle jeta autour d'elle un re-

gard circulaire :

— C'est gentil chez vous. On voit bien que c'est chez un garçon, mais c'est propre et en ordre.

L'ayant ainsi remercié de son obligeance, elle s'apprêtait repartir. Il ne la retint pas, mais s'apercevant que, par sa chemise ouverte, on voyait sa poitrine, il croisa son veston. La petite femme inventorait toujours des yeux :

— Vous avez une belle armoire à glace, des chaises comme je les aime, et votre abat-jour aussi.

Quand elle eut fini d'inspecter le mobilier, elle passa au maître du logis :

— Ça ne vous fera pas d'ennuis, au moins, qu'il y ait eu une dame chez vous ?

— Grand Dieu non ! répondit-il avec

un sourire qui n'était éloquent que pour lui.

Rassurée, et déjà camarade, elle risqua :

— Vous avez l'air drôle... On dirait que je vous dérange ?...

— Déranger n'est pas le mot, dit-il en posant la main sur son revolver.

Le canon dépassait ses doigts ; elle le vit, et vit aussi la feuille placée en évidence ; il baissa la tête et rougit ; elle dit :

— C'est pas possible... Quoi... Vous al-
liez ?...

Il répondit : « Mais oui. » sans emphase. Et, comme elle demeurait bouche bée, prise soudain d'une grande frayeur, il lui expliqua :

— Que voulez-vous, quand on n'a rien à

faire dans la vie, le mieux est d'en sortir. Elle
hocha la tête :

— Ce n'est pas une raison tout de
même !...

— Vous ne pouvez pas comprendre ; la
chose est simple, cependant...

Il lui exposa les raisons de sa lassitude,
la bêtise d'une existence creuse, tout ce pour
quoi il avait résolu d'en finir. Tant de calme
lui fit croire qu'il plaisantait. Il assura que sa
décision était prise, qu'il s'en était fallu
d'une seconde qu'elle entendit le bruit de la
détonation, et que dans cinq minutes...

Elle confessa qu'elle-même était neu-
rasthénique, parfois ; qu'après tout, chacun
était libre, mais, néanmoins, tenta de le faire
renoncer à son projet. Il la remercia de son
zèle, mais affirma qu'elle se donnait un mal
bien inutile, et pour lui faire comprendre

qu'elle l'obligerait en n'insistant pas, lui tendit son parapluie. Elle le prit, ramassa son carton, se dirigea vers la porte, puis la main sur le bouton fit résolument volte-face. Il s'aperçut qu'elle avait une petite figure gentille, réfléchie et demanda :

— Vous avez oublié quelque chose ?

— Non, dit-elle. Je voudrais vous demander un service. Je ne le demanderais pas à n'importe qui... Mais, puisque vous êtes décidé tout de même à vous suicider. Est-ce que ça ne vous ferait rien, au lieu de dire comme vous l'avez marqué là : « J'en ai assez de m'embuer. Je m'en vais », d'écrire que c'est rapport à moi que vous vous donnez la mort ? J'ai jamais eu de chance. Deux amis : ils m'ont quittée tous les deux. Une ouvrière modiste, n'est-ce pas, ça ne flatte pas... Le tout, c'est d'être connue... On viendrait à parler de moi dans les journaux, si bien que

je suis sûre que l'aurais une position tout de suite ! Ça peut paraître drôle, mais c'est comme ça. Notez que ce n'est pas pour vous y obliger ce que j'en dis... Même je préférerais que vous ne vous fassiez pas de mal... Mais, si toutefois vous persistez...

Il s'était assis et roulait le coin de sa feuille entre ses doigts ; elle murmura d'une voix câline :

— Rose Chottard.

— C'est bien, dit-il en se levant.

Elle lui tendit la main :

— Vous ne m'en voulez pas, au moins ?

— Non, mon enfant, prononça-t-il d'une voix grave.

Elle sortit ; il trempa sa plume et écrivit : « Je meurs pour Rose Chotard. »

Deux coups précipités frappés à la porte le firent sursauter, puis une gentille petite voix cria à travers la porte :

— Ne vous dérangez pas ! C'est pour vous dire Chottard avec deux « t ».

Et ce souci lui parut si plaisant qu'il se trouva réconcilié avec la vie.

Le meurtrier

Ce conte a été publié dans Le matin du 27 juin 1921. Vous pouvez le retrouver sur Gallica.

En immobilisant ses traits, la mort avait restitué à M. de Horde son expression naturelle ; c'est-à-dire que son visage était hautain, sa lèvre dédaigneuse et son front creusé entre les sourcils d'un sillon dur. Les bras allongés naturellement le long du corps, il semblait dormir. Un seul détail donnait à sa pose quelque chose d'insolite : le buste légèrement oblique par rapport au sol ne portait sur le sable que d'un côté. Cela tenait à ce que le couteau enfoncé entre les épaules, un peu à gauche de la ligne médiane, était

resté dans la plaie.

M^{me} de Horde, un mouchoir sur les lèvres, contemplait le cadavre. Le procureur, des gendarmes, tournaient autour : un chien s'en approcha, le flaira, et il fallut le chasser à coups de pied. Il y avait aussi des gens du village, des curieux et quelques invités du château. Le procureur s'adressa à M^{me} de Horde :

— Vous n'avez aucun indice ? Vous ne soupçonnez personne ?

Elle promena sur les assistants un long regard : tous le soutinrent, sauf un petit homme très pâle, qui tenait ses mains derrière son dos ; elle détourna la tête et dit d'une voix à peine intelligible :

— Non, monsieur.

Les constatations finies, les empreintes

relevées, quatre paysans, transportèrent le corps. M^{me} de Horde allait se retirer, le procureur lui demanda de lui accorder quelques minutes d'entretien.

— On prétend, madame — sans doute sont-ce là racontars de campagne — qu'il y avait entre vous et votre mari une certaine mésintelligence ?

Elle n'y contredit pas et fit un tableau rapide de son existence : M. de Horde autoritaire, arrogant, jaloux, lui rendait depuis dix ans l'existence douloureuse. Elle ajouta même, sans qu'il fût besoin de la questionner, que, par deux fois, elle avait pensé au divorce.

— N'avez-vous pas tenté d'abandonner le domicile conjugal ?

Sur ce point, elle manifesta quelque gêne, est convint qu'elle avait eu, en effet, ce

projet ; mais la crainte du scandale l'avait conduite à revenir, après une absence de quarante-huit heures. Ce détail était connu du magistrat ; il lui demanda si elle était partie seule ou accompagnée, et par qui.

— Je préfère, dit-elle, ne désigner personne néanmoins, si cela doit être utile à la manifestation de la vérité, je donnerai le nom et toutes les précisions désirables quand vous l'exigerez.

Après quoi, épuisée par trop d'émotions, elle se mit à pleurer. C'étaient ses premières larmes.

La journée s'acheva sans que rien ni personne troublât sa douleur. Vers le soir, un invité qui n'était arrivé que du matin, c'est-à-dire postérieurement à la découverte du crime, prit congé d'elle ; elle ne le retint pas et lui dit, en fixant sur lui un regard pro-

fond :

— Il se peut que je sois obligée de prononcer votre nom ; le procureur n'ignore pas que nous avons voulu fuir ensemble...

Il eut un haut-le-corps.

— Je pense qu'il ne me soupçonne pas ?... Du reste, je n'aurai qu'un mot à dire pour me justifier, ayant quitté Paris hier soir.

Après quoi, il la plaignit, et de sa douleur présente, et des amertumes du passé. Elle l'écouta, méprisante, et retira sa main qu'il tentait de garder dans les siennes.

La nuit tombait ; le parc semblait désert. Comme elle revenait à pas lents vers le château, une ombre surgit de derrière un bosquet l'effraya, et une voix lui dit :

— Pardonnez-moi si je vous ai fait peur. Je ne voulais pas vous surprendre ni vous

épier, ah, mon Dieu ! Le hasard m'a mis là, et aussi...

Elle vit qu'elle était à quelques mètres de là place où l'on avait trouvé le corps de M. de Horde et frissonna. Le petit-homme pâle qui, le matin, n'avait pas soutenu son regard, se tenait humblement devant elle. Il lui sembla qu'il était encore plus blême, que son visage était suppliant ; et ce visage à force d'être soumis prenait une sorte de beauté touchante et tragique. Tour à tour, elle le contempla, et contempla le sable qui avait sucé le sang. Il détourna la tête et murmura :

— Comptez sur moi en toutes choses.

Elle feignit de ne pas remarquer son trouble et répondit :

— Les amis véritables se révèlent au moment qu'on attendait le moins...

Il se tut ; ce silence épouvanta M^{me} de Horde, et tout en l'entraînant loin de ce lieu chargé de trop d'horreur, elle parla :

— Vous seul comprenez ma détresse, et quel calvaire fut ma vie. Encore, n'en devinez-vous qu'une faible partie... Hier, une scène affreuse a éclaté entre mon mari et moi. Nul ne soupçonne ce qu'il m'a fallu de résignation pour supporter cet enfer...

— Si, si, dit-il avec une colère mal contenue.

Des nuages couraient au-dessus des arbres ; une fenêtre de l'habitation s'éclaira — la fenêtre du cabinet de travail de M. de Horde. Le petit homme pâle se mit à claquer des dents, M^{me} de Horde cacha sa figure dans ses mains et murmura :

— Et quelle solitude ! Pas un être à qui me confier... Ceux en qui je croyais pouvoir

mettre mon espoir, des timides, des lâches...

Il dit d'une voix sourde :

— Vous méritiez mieux !

Elle répondit :

— Vous êtes brave et vous êtes bon.

Ils avançaient côte à côte, sans prononcer une parole, si rapprochés que leurs hanches se frôlaient à chaque pas, baignés d'une telle reconnaissance, d'une telle angoisse, qu'entre eux les mots n'avaient plus de raison. En quelques heures, sans qu'un aveu eût été échangé, ils avaient mesuré l'un et l'autre la force de l'amour inconnu. Sur le point de se séparer, à quelques pas du perron, M^{me} de Horde dit en cherchant ses yeux à travers l'ombre :

— Jusqu'à la mort !

Il répéta :

— Jusqu'à la mort !

Comme ils pénétraient dans le hall, chacun par une porte différente, la sonnerie du téléphone retentit :

— C'est le procureur de la République, annonça un domestique.

— Bien... laissez-moi, fit M^{me} de Horde du ton le plus ferme qu'elle put.

Elle prit un récepteur et tendit l'autre en tremblant à l'homme pâle.

— Allô ! Madame de Horde ? Une bonne nouvelle dans votre grande douleur, madame : l'assassin de votre mari est arrêté ; c'est un braconnier ; il a avoué...

D'un même geste, ils raccrochèrent l'appareil. Ils étaient pareillement livides et

hébétés.

— Ce n'était donc pas vous ?... balbutia M^{me} de Horde.

— Ce n'était donc pas vous ?... balbutia son compagnon.

— Quelle infamie ! Vous avez pu croire ?...

— Vous avez pu penser ?...

Et, brusquement, ils se haïrent pour ce soupçon qui l'instant d'avant les avait fait s'adorer.

Le dormeur

Ce conte policier a été publié dans Le Matin du 10 octobre 1921.

Tout en courant à côté du commissaire de police, le petit homme expliquait encore :

— Oui, monsieur, c'est lui, c'est sûrement lui... J'ai l'habitude, après mon déjeuner, de faire la sieste sur la berge... L'endroit n'est pas joli, si on veut, mais personne n'y passe, c'est tranquille, et c'est rare que quelqu'un vous dérange. On est deux, trois, quelquefois quatre — il n'y a pas d'ombre pour plus — et on dort sans, s'occuper du voisin. Seulement, quand on entend un homme raconter tout haut qu'il a tué une femme, qu'il l'a coupée en quatre morceaux et enterrée à

Vincennes, on ne peut pas rester là les bras croisés... surtout quand cet homme est un pas grand'chose comme celui dont je vous parle. Peut-être bien aussi qu'il était saoul et qu'il divaguait en rêvant ?... Mais tout de même...

— Son nom ?

— Machelon, je crois ; je ne le connais pas autrement...

On descendit l'escalier de pierre qu'encombraient déjà des curieux. Le ventre dans le sable, Machelon dormait. Entre le col et les cheveux, son cou apparaissait rouge, cuit par le soleil. Le commissaire le secoua :

— Machelon !

Machelon s'ébroua, tourna la tête, ouvrit un œil, regarda la berge inondée de soleil, la Seine qui coulait à ses pieds et ce vi-

sage penché sur le sien. Mais ce qui l'étonna surtout, ce fut de voir tant de monde autour de lui, et jusque sur le pont ; tout à l'heure, quand il avait commencé son somme, l'endroit était désert. Il le dit, et s'informa :

— C'est-il qu'il y a eu un accident ?

Sans lui laisser le temps de reprendre ses esprits, le commissaire poussa son attaque :

— Où est votre femme ?

La question ne parut pas le déconcerter outre mesure :

— Ma femme ? Ma foi, j'en sais pas plus que vous, mon bon ami.

Assis sur son séant, il époussetait ses genoux d'un geste tranquille.

— Décidément, vous ne savez pas ?

Machelon chercha du tabac dans sa poche.

— Comment voulez-vous ? Elle est libre, je suis libre, on est tous libre... Des fois elle part quatre jours... cinq jours... des fois c'est moi : on n'est pas mariés ensemble, c'est le cas de dire.

— Vous n'êtes pas mariés ?

— Jamais de la vie ! On dit « Madame Machelon »... je laisse dire ; mais pour ce qui est d'être mariés, on n'est pas mariés.

— Mais pour ce qui est d'être un pochard, vous êtes un pochard.

— Qui n'a pas son petit défaut ? répondit-il, jovial.

Il allait commencer un long discours, le commissaire lui coupa la parole :

— Assez plaisanté. Je vais vous dire où elle est, votre femme, ou du moins celle qu'on appelle ainsi ; sous terre, en quatre morceaux, au pied d'un arbre dans le bois de Vincennes.

Du coup, le sourire qui fendait les joues de Machelon s'évanouit, et il bredouilla :

— En voilà une d'histoire ?...

Il était pâle à faire peur et les mots s'étranglaient dans sa gorge.

— Inutile de nier ; on vous a vu.

Il balbutia :

— Qui m'a vu ?... Qui qu'a dit ça ?...

— Moi ! cria le petit homme, le poing tendu.

Machelon le dévisagea, puis les agents,

puis le commissaire, puis la foule houleuse, comprit, poussa un « Ha ! » qui lui souleva la poitrine, et se mit sur ses pieds. Deux agents gavaient empoigné par les bras et le poussaient vers l'escalier. Il se laissait faire, abruti de stupeur et de vin.

— Maintenant, tu vas nous conduire !

Après qu'on l'eût fait monter dans un taxi, il indiqua l'allée, le chemin le plus court et s'assoupit. Un cahot plus violent que les autres lui secoua la tête. Il crut que l'interrogatoire reprenait et dit :

— Sous le quatrième arbre en partant du banc qui est dans le deuxième sentier après l'avenue du Polygone.

L'évocation du détail précis le fit réfléchir et il prononça à voix haute :

— À cet endroit-là, à l'heure que ça

s'est fait... qui qu'a pu me voir ?... qui ?...

Le front plissé, il méditait profondément. Ce mystère dépassait son entendement, Dans son cerveau brumeux, il n'y avait pas de place pour un autre souci, et, à toutes les questions qu'on lui posait, il répondait par ce seul murmure :

— Qui, bon Dieu de bon Dieu ? Qui ?

...

À la fin, comme il avait avoué et qu'on savait ce qu'on voulait savoir, un des agents haussa les épaules :

— On ne t'a pas vu, imbécile ! C'est toi qui t'es vendu tout seul, en parlant pendant que tu dormais !

L'explication l'apaisa :

— Ah ! Je me disais aussi !

Aussitôt un regret lui vint de s'être confessé si vite, et il tenta de revenir sur son aveu : lui un assassin ? Quelle blague ! Un peu ivrogne, un peu batailleur... Soit... mais de là !... On l'avait surpris. il avait répondu n'importe quoi. C'était comme l'endroit : il avait dit celui-là comme il en aurait dit un autre.

On entra dans le bois ; il sentit le cabriolet tordre son poignet et des doigts pincer ses bras. Alors, par peur du mal, il renonça à cette mauvaise défense. Le taxi s'arrêta. Il descendit bien encadré, fit quelques pas, s'engagea dans la contre-allée, compta quatre boulevards et dit dans un souffle : « Là !... »

Malgré les feuilles et les brindilles qui la couvraient, on voyait que la terre avait été remuée depuis peu. Au premier coup de pioche, il leva le coude et se mit à trembler

si fort qu'on dut le soutenir ; au seconde, son échine sursauta et il cligna les paupières ; au troisième, il essaya de fermer les yeux, mais une espèce de curiosité l'obligeait à regarder quand même. Maintenant, la couche superficielle défoncée, on travaillait lentement, à la pelle, et la terre meuble s'éparpillait sur un petit remblai. Au bout de quelques minutes, quelqu'un dit :

— Nous y sommes.

Machelon détourna la tête ; la voix annonça :

— Voilà un paquet !

Il se rendit compte que les agents qui le tenaient se penchaient en avant ; presque au même instant le commissaire s'écria :

— Qu'est-ce que ça signifie ?... C'est un chien crevé !

Machelon ouvrit la bouche et écarquilla les yeux : c'était bien un chien, un chien roux aux pattes blanches, enveloppé dans un morceau de grosse toile.

D'abord il le considéra en silence, hébété. Depuis une heure, il avait passé par bien des émotions, celle-ci n'était pas la moins forte, et les idées se brouillaient à ce point dans sa tête qu'il ne parvenait pas à les joindre. Un travail obscur et pénible se fit en lui, on en pouvait lire la trace sur son visage froncé, sur sa mâchoire qui allait et venait de droite à gauche ; on sentait qu'il hissait les pensées une à une du fond de sa mémoire. Peu à peu ses sourcils rapprochés retrouvèrent leur arc normal, sa bouche s'immobilisa, ses traits se détendirent, et avec le sourire d'un homme à la fois stupéfait de sa distraction, et soulagé d'avoir éclairci un mystère, il dit en se frappant le front :

— Sacré bonsoir ! Fallait-il que je soye
bu ! J'ai enterré le chien et j'ai flanqué ma
femme dans l'eau !...

Mauvaise tête

Ce conte a été publié dans les Contes des mille-et-un matins le 25 avril 1921.

Sept heures et demie... Huit heures...
M^{me} Boudu ne revenait pas.

Le père Boudu sortit sur le pas de la porte et scruta l'ombre de la ruelle éclairée tout au bout par un bec de gaz. Le quart sonna, puis la demie alors il rentra dans la maison, vida sa pipe sur les chenets et ordonna :

— Joséphine, servez !

Il mangea sa soupe et but un grand verre de vin. Joséphine apporta le bouilli et, tandis qu'il s'en coupait une tranche, dit :

— S'il était arrivé quelque chose à ma dame ?...

Il haussa les épaules et grommela :

— Pensez-vous ! Madame fait la mauvaise tête, voilà tout.

Le matin, une querelle avait éclaté entre lui et sa femme, pour une vétille de rage, voyant qu'elle n'avait pas le dernier mot, elle était partie en claquant la porte sur quoi, lui était parti de son côté pour pêcher à la ligne, ainsi qu'il en avait l'habitude, et n'était rentré que très tard, exprès.

Il acheva sa viande, son fromage, alluma sa pipe, déplia son journal, s'assit au coin du feu. Mais bientôt il se leva et descendit dans la rue. Joséphine y était aussi, un fichu noué sur la tête. La fraîcheur de la nuit le fit frissonner ; la servante dit :

— Que monsieur mette sa casquette, ou monsieur va attraper du mal.

Il obéit, touché qu'on prit soin de sa santé. Fouillot, qui avait pour fonction d'allumer les becs de gaz et de les éteindre, lui souhaita le bonsoir en passant ; son pas résonnait encore que l'obscurité tomba. Alors Joséphine murmura :

— C'est pas naturel !...

— Qu'est-ce que vous voulez, bougonna M. Boudu, je ne peux tout de même pas dire éternellement comme elle ! Enfin, vous êtes témoin : qui avait tort ?

Il se mit à faire les cent pas de long en large, jusqu'au jardin des Gripois ; Joséphine remonta jusqu'à la maison d'école. À dix heures ils étaient encore là. M. Boudu, que l'énervement gagnait, s'efforça de se rassurer, tout en se lamentant sur son propre

sort : sa femme devait être chez les Mustier et attendait qu'il vînt la chercher mais il n'irait pas ! Elle avait besoin d'une leçon.

La pluie se mit à tomber, d'abord en poudre légère, puis à grosses gouttes. Joséphine proposa d'aller prendre madame avec un parapluie ; M. Boudu, que la colère et la justice de sa cause rendaient énergique, le défendit.

— Elle passera la nuit où elle est (je ne la plains pas d'ailleurs, elle n'y sera pas mal) et demain elle filera doux.

Mais le matin arriva sans que madame parût. Alors, M. Boudu commença de se montrer inquiet il s'habilla en hâte et se rendit chez les Mustier ; les Mustier n'avaient pas vu sa femme depuis deux jours ; il pensa qu'elle était peut-être chez les Crambion ; les Crambion tombèrent des nues. Il visita ainsi

quatre autres amis sans résultat, et revint chez lui. Du plus loin qu'elle l'aperçut, Joséphine lui fit signe que madame n'était pas de retour.

— Oh ! fit-il.

Il était si pâle et tremblait si fort qu'il fallut le faire asseoir et le forcer à prendre du café. Une voisine vint, tandis qu'une autre courait chez le garde champêtre. Maintenant, M. Boudu se désolait. De trente années d'existence commune et de querelles, il ne conservait que le souvenir de jours paisibles, de mille petites douceurs. Ce fut tout juste si, pour le consoler, la voisine ne dut pas critiquer son épouse : elle avait de bons moments, elle en avait aussi de mauvais.

La journée s'acheva sans apporter rien de nouveau, puis le soir vint, la nuit, une de ces mauvaises nuits, secouées de pluie et de

vent, qui vous encrassent le cœur.

On se mit à battre le village, les maisons inhabitées, celles qui tombaient en ruine, une roulotte de forains, le bois, la grotte, les bords de la rivière ; mais M^{me} Boudu demeurait introuvable.

Trois jours s'écoulèrent en vaines recherches. M. Boudu perdait le boire et le manger. Il ne maigrissait point, ses joues demeureraient roses ; le spectacle n'en était que plus triste, de ce gros homme, naguère jovial, assis maintenant du matin jusqu'au soir, le portrait de sa femme sur les genoux. On lui disait :

— Ce n'est qu'une fugue ! Elle reviendra. De toutes manières, à quoi bon vous tourner le sang ? Trouvez une occupation...

— Quelle occupation me distrairait de mon souci ? soupirait-il. Les affaires ? Le

voyage ?... Voir du monde ?... Non. Une seule chose peut-être... Et encore ! La pêche... Pendant qu'on suit son bouchon, on ne pense à rien.

Comme on l'approuvait, il se défendit et il fallut insister, ordonner presque. Alors il céda, ramassa ses engins, et se traîna jusqu'à sa place, en un point où la rivière faisait un coude, et qu'il amorçait depuis vingt uns, même en temps prohibé, pour que les poissons n'en perdissent pas l'habitude.

Ce matin-là, des mariniers sondaient la rivière. Il demanda ce que c'était, on lui répondit, ne voulant pas lui dire la vérité, qu'une barque ayant chaviré la veille, on cherchait la cargaison de drap qu'elle portait. Mais à chaque fois que la gaffe sortait de l'eau, pour détourner son attention, des gens lui disaient, le doigt tendu vers une de ses lignes :

— Est-ce que ça ne mord pas, Boudu ?

Il roulait son moulinet de droite, levait sa ligne dormante de gauche, ferrait celle du milieu et hochait négativement la tête. Le soir, il mangea de meilleur appétit, dormit un peu, et dès que l'aube vint, retourna à la rivière. Les mariniers sondaient toujours. Quand ils eurent fouillé en amont, en aval, et qu'il ne resta plus que la place où il pêchait, ils se consultèrent.

Juste à ce moment, Boudu tirait un joli gardon, et on le vit sourire pour la première fois. Alors quelqu'un dit :

— Vous n'allez pas déranger ce pauvre homme !... Un tantôt qu'il ne sera pas là, vous reprendrez le travail...

Mais M. Boudu pêchait toujours. Comme il n'allait plus au café, dont l'atmosphère bruyante l'attristait, ses amis ve-

naient lui rendre de petites visites au bord de l'eau, et, par respect pour son chagrin, même quand il était en retard, les pêcheurs ne s'installaient pas à sa place. Mais, soit qu'elle fût devenue mauvaise, soit qu'il eût perdu son habileté d'antan, il ne prenait pas grand'chose.

Fouillot, dont il avait guidé les premiers pas dans la carrière, risqua :

— Hé ! je comprends que ça ne morde pas, monsieur Boudu ! Vous n'avez pas seulement deux mètres de fond et il y en a plus de quatre où vous êtes !

Froissé dans sa dignité de pêcheur, il haussa les épaules et retira encore cinquante centimètres.

L'été s'acheva, puis l'hiver. Dans les premiers jours de mars, il tomba malade. Un froid qu'il avait pris à s'obstiner à pêcher

malgré la pluie et la neige. Bientôt il toussa si fort qu'il lui fut impossible de quitter son lit. Fouillot profita de son absence pour s'installer à sa place.

Du premier coup, avec son fond de quatre mètres, il amena un barbillon de deux kilos du second, une perche rouge, ensuite une anguille... À trois heures, son filet plein, il arriva triomphant chez Boudu et le brandit :

— Hé ! monsieur Boudu ! Voyez voir !

Boudu tourna la tête vers le filet et marmonna :

— Très joli !...

— C'est à votre place, et avec quatre mètres !

Le malade ouvrit de grands yeux et balbutia :

— Je suis foutu.

— Sûr qu'il est mal et qu'il se voit mourir ! soupira Fouillot.

Ce qui ne l'empêcha pas de retourner à sa place le lendemain. Mais tout de suite, sa ligne accrocha. Comme le crin et les hameçons sont chers, il dégagea bien doucement. Un ami qui le regardait faire dit, comme le fil sortait de l'eau :

— C'est des herbes.

— Des herbes ? fit Fouillot tout tremblant. C'est des cheveux avec la peau après !...

Et, jetant la gaule, tout courant, il s'en fut conter la chose au garde champêtre. On prit des perches à crochet, on racla le fond, et les hommes dirent :

— Ça y est, on est dessus !

Mais il fallut s'y prendre à plusieurs fois, car la charge était lourde. Enfin on vit paraître un morceau d'étoffe, puis une chose affreuse, une face bleue, des mains gluantes de vase, et des jambes au bout de quoi pendait un sac lesté de trois énormes pierres.

— M^{me} Boudu ! cria Fouillot.

Dans le même instant Boudu commençait à délirer.

— Elle ne rentrera pas, non !... Attends un peu... Voulez-vous me laisser ma place ? Je vous défends bien d'y mettre plus d'un mètre cinquante !... Ça ferait du joli...

Et il s'éteignit doucement au petit matin, juste comme le procureur de la République frappait à sa porte.

On a volé

Ce conte de presse a été publié le 30 octobre 1922 dans Le Matin.

Monsieur le commissaire de police, je viens moins déposer une plainte que vous demander conseil. Un vol a été commis chez moi, dans des circonstances si troublantes que j'en demeure bouleversé. Voici je me nomme Crestot, et suis propriétaire de l'hôtel d'Anjou, 17, rue de Marignan. Bien que situé dans un quartier élégant, mon hôtel n'a rien d'un palace. C'est une maison tranquille, fréquentée par des voyageurs dont la plupart sont des habitués qui savent y trouver un confort amusant et une bonne table : en un mot pas de luxe, mais pas de promis-

cuités douteuses. Je tiens la maison de mon père, qui la tenait du sien, et lui ai laissé le caractère qu'ils lui avaient donné eux-mêmes. Ces détails ont leur importance, vous allez tout de suite comprendre pourquoi. Mon personnel administratif se réduit, en effet, à trois employés : un comptable, M. Herbelier, qui est à mon service depuis neuf ans ; sa femme, qui s'occupe de la lingerie et de la caisse, et moi-même. Quant au personnel domestique, très restreint, il est composé de braves gens desquels je crois pouvoir dès à présent écarter toute suspicion.

Ce matin en entrant dans mon bureau, je constatai que des papiers, lettres, factures, prospectus, que j'ai l'habitude de classer d'une certaine façon sur ma table, avaient été déplacés. J'en fis la remarque à M^{me} Herbelier, elle en reconnut l'exactitude et me dit qu'il était possible qu'elle, ou son

mari, les eussent dérangés. La réponse me surprit bien un peu, car dans mon entourage nul n'ignore à quel point je tiens à mon ordre, mais comme, après tout, le mal n'était pas grand, je n'insistai pas et me mis au travail.

Vers dix heures, un encaisseur se présenta. Mon caissier venait de sortir ; n'ayant pas sur moi les clés du coffre, j'allais prier l'homme de repasser, quand je me souvins que, deux jours plus tôt, j'avais placé sous enveloppe, dans un tiroir de mon classeur, quatre billets de mille francs. J'ouvre : plus d'enveloppe, plus de billets ! J'appelle mon comptable, je lui demande s'il n'a touché à rien : il me répond que non. Je pose la même question à sa femme qui rentrait à ce moment ; elle aussi me répond de façon négative. Ne voulant pas discuter devant un étranger, je signe un chèque et le donne à

l'encaisseur, mais dès qu'il est sorti, je fais part à mes employés de la disparition. Le comptable proteste que c'est impossible ; quant à sa femme, sans manifester d'ailleurs une surprise extrême, elle me dit :

— Êtes-vous certain que cet argent était là ?

Je n'ai pas la prétention d'être infailible, mais dans le cas particulier la question avait de quoi me déconcerter, car c'était en sa présence, et sur son conseil que, l'avant-veille, au moment de partir pour Chatou où pendant la morte-saison je vais parfois passer vingt-quatre heures, du samedi au lundi, j'avais mis cet argent à cette place !

Je tente de préciser ses souvenirs, elle affirme que je suis dans l'erreur ; son mari se joint à elle, le ton de la discussion s'élève.

Alors, autant pour éviter le scandale que pour endormir leurs craintes, car mes soupçons commençaient de s'éveiller, je feins de réfléchir, puis je me frappe le front et m'écris :

« Que je suis bête ! Je me souviens maintenant ! J'ai eu en effet l'intention de les mettre là, puis je me suis ravisé, et les ai replacés dans la caisse. »

Aussitôt la femme retrouve son sourire, le mari se replonge dans ses comptes...

— Vous étiez fixé...

— Je l'étais sans l'être. Outre que la pensée d'un vol commis par des employés en qui j'avais toute confiance me révoltait, celle qu'ils l'eussent accompli eux-mêmes, alors qu'ils étaient les premiers, les seuls, sur qui les soupçons pussent se poser, m'apparaissait inadmissible. Il y avait un complice...

Mais qui ?... Le hasard n'allait pas tarder à me le désigner.

Presque au même moment, en effet, passe devant le bureau, se dirigeant vers la sortie, un monsieur que je ne connaissais pas. J'étais à mille lieues d'établir le moindre rapprochement entre la présence de cet inconnu et la soustraction de mon argent, mais par habitude professionnelle je demandai à mon comptable :

— Qui est ce monsieur ?

— Le voyageur du 24, me répondit-il.

Du coup, je sursaute. C'est, moi qui l'avant-veille, précisément à l'instant où je venais de placer les billets sous enveloppe, avais donné ce numéro à un voyageur blond, petit et gros, et celui-ci était grand, maigre et basané ! Cette fois, tout s'éclairait ! C'était là le complice. Mais voulant voir jus-

qu'où mon employé pousserait l'impudence, je feignis de nouveau la distraction et dis d'un ton enjoué :

— Décidément ma mémoire me joue des tours ce matin !

Monsieur le commissaire, ma mémoire était à ce point fidèle que non seulement je me souvenais des traits de mon client, mais des indications qu'il avait inscrites sur sa feuille de police « Jeannerot Pierre, 27 ans, sans profession, venant de Nantes ! » Le contrôle était donc facile ; je ne manquai pas de l'exercer. Or, à la place de la feuille qu'on avait remplie en ma présence s'en trouvait une autre, que voici et qui porte, avec le numéro 24, « Dargand Félix, 48 ans, bijoutier, venant de Dunkerque. » Je me lève, je cours après mon homme, je le vois héler un taxi, j'en hèle un autre ; se sentant suivi, il fait accélérer l'allure, prendre des voies détour-

nées, bref, après dix minutes de poursuite, il me sème, je le perds et me voilà...

— Votre départ a-t-il été assez brusque pour que vos employés l'aient remarqué ?

— Non ; j'ai eu soin au contraire de traverser le hall sans hâte.

— Bon, nous allons voir ça tout de suite, dit le commissaire de police en se levant.

Comme il ouvrait la porte, un gardien de la paix lui tendit une carte ; il s'arrêta.

— C'est bien Herbelier le nom de votre comptable ? Eh bien ! sa femme est là, qui désire me parler. Passez dans la pièce à côté, je vais la recevoir.

M^{me} Herbéliier entra.

— Vous tombez à point, dit le commis-

saire, je m'apprêtais justement à vous convoquer.

— Il n'est rien arrivé à M. Crestot au moins ?...

Le commissaire se mit à rire :

— Vous le savez mieux que personne...

Elle hocha la tête.

— Oh ! ne riez pas, monsieur... C'est une chose si affreuse !... Nous sommes aux cent coups l'hôtel... M. Crestot s'est sauvé il y a une demi-heure...

Le commissaire hocha la tête.

— Non, M. Crestot ne s'est pas sauvé, il est parti un peu vite, ce qui n'est pas la même chose, pour déposer une plainte en vol contre vous...

— Un vol, monsieur ?... Mais on n'a

rien volé... Et quant à moi...

— Vraiment ? Et les quatre mille francs, la substitution des voyageurs du 24 ? Vous voyez que je suis renseigné.

— Vous êtes renseigné, mais mal...

Cette fois, le magistrat cessa de plaisanter et assena un coup de poing sur sa table :

— Oui ou non, M. Crestot avait-il placé cet argent dans son classeur ?

— Oui, monsieur.

— Oui ou non, y était-il ce matin ?

— Non, monsieur.

— Oui ou non, M. Crestot a-t-il établi la fiche d'un M. Jeannerot, pour l'appartement 24 ?

— Oui, monsieur.

— Oui ou non, cette fiche était-elle remplacée, ce matin, par une nouvelle fiche au nom d'un M. Dargand ?

— Oui, monsieur.

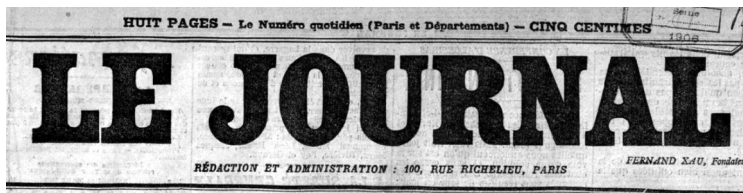
— Alors, qu'est-ce que vous, me chantez ?

— Monsieur, c'est il y a un an, exactement le samedi 11 août 1921, que M. Crestot a mis cet argent dans le classeur et établi la feuille du voyageur dont vous m'avez dit le nom. Presque aussitôt après, il a été pris d'un dérangement cérébral qui a nécessité son internement dans une maison de santé. Il en est sorti ce matin, guéri, mais ayant complètement perdu la mémoire de ce qui s'est passé pendant ces douze mois. Il se figurait qu'il avait quitté son bureau la veille, et nous ne l'avons pas détrompé. Tenez,

monsieur, pour vous en donner une idée, il a tellement bien repris la vie au point où il l'avait laissée qu'en lisant le menu du jour il a dit au chef :

« — Est-ce que vous vous fichez de moi ? Du turbot ce soir Il y en avait déjà hier »

Et c'était vrai, — enfin, pour lui, c'était vrai, — puisque, en cherchant dans les livres, nous avons trouvé le turbot sauce mousseline au menu du 11 août 1921.



La nuit et le silence

Ce conte a été publié dans *Le Journal* du 25 mars 1925.

Ils étaient vieux, cassés, sans âge.

La femme se traînait sur deux lourdes béquilles. L'un des hommes marchait les mains tendues, les doigts ouverts et les yeux clos : l'aveugle. L'autre, le front baissé, la figure immobile, le regard inquiet, avec quelque chose de douloureux et de sournois dans tout son être, suivait sans que jamais un mot sortît d'entre ses lèvres : le muet.

On disait qu'ils étaient les deux frères et la sœur, qu'ils s'aimaient d'un amour farouche. Jamais on ne voyait l'un sans les

autres ; jamais, aux porches des églises, ils n'approchaient ces mendiants cossus qui guettent la pitié et l'implorent au grand jour pour qu'on n'ose leur refuser. Ils ne demandaient rien. Leur seul aspect était une prière. Ils passaient par les allées sombres, trio mystérieux : La Vieillesse. La Nuit. Le Silence. C'était tout.

Or, un soir, aux portes de la ville, dans leur taudis sans feu, si triste que nul n'osait en franchir le seuil, la femme s'éteignit doucement entre leurs bras, sans un appel, sans un cri, avec seulement un long regard de détresse que vit le muet, une violente crispation dont l'aveugle sentit l'étreinte sur son poignet : silencieuse, elle entra dans l'éternel silence.

Le lendemain, pour la première fois, on rencontra les deux hommes sans elle. Ils se traînèrent tout le jour, sans même s'arrêter

devant les boulangeries où, d'habitude, on leur faisait l'aumône d'un peu de pain. Vers le crépuscule, quand, aux carrefours sombres, des lueurs commencèrent de briller ; quand, derrière les persiennes closes, le reflet des lampes fit sourire les maisons, ils achetèrent avec les sous récoltés deux pauvres cierges et s'en revinrent à pas lents jusqu'au logis désormais solitaire où, sur son grabat, la vieille sœur, la vieille amie, reposait sans que nul priât auprès d'elle.

Ils embrassèrent la morte une dernière fois. Ensuite, des hommes vinrent pour la mettre en bière. On referma les planches de sapin, on plaça le cercueil sur deux tréteaux de bois, et, seuls de nouveau, ils placèrent dans une assiette un brin de buis, allumèrent leurs maigres cierges et s'assirent pour la dernière, pour la bien trop courte veillée.

Dehors, la bise s'amusa aux fentes de

la porte mal jointe. Dedans, deux flammes courtes et qui tremblaient piquaient l'obscurité de leurs deux taches jaunes... Plus un bruit...

Ils restèrent ainsi, longtemps, priant, se souvenant, rêvant, pauvres êtres n'ayant jamais connu que la détresse, à qui la vie avait tout refusé, sauf la douleur.

Las enfin de pleurer, ils s'assoupirent.

Quand ils s'éveillèrent, il faisait toujours nuit. Les lueurs des deux cierges scintillaient encore, mais plus basses. Le froid du matin prêt à poindre les fit frissonner. Or, dans le même instant, ils tressaillirent et se penchèrent, guettant une vision, un bruit. Ils demeurèrent immobiles, puis ce qui les avait tirés de leur torpeur ne se reproduisit pas, sans doute, car ils s'étendirent de nouveau sur leurs couches, et se remirent à prier.

Soudain, pour la seconde fois, ils se dressèrent, brusquement. Ils n'osaient plus bouger. Si chacun d'eux eût été seul, il se serait cru le jouet de quelque hallucination fugitive. Lorsqu'on voit sans entendre ou qu'on entend sans voir, l'illusion est trop aisée. Mais il se passait, à n'en point douter, une chose anormale, puisqu'elle les agitait tous deux, puisqu'elle attirait à la fois les yeux et les oreilles : ils s'en rendaient bien compte, mais ne comprenaient pas.

À eux deux, ils tenaient la vérité entière. Séparément, ils n'en avaient que la notion incomplète, inexpliquée, angoissante.

Le muet se leva et se mit à marcher. Alors, l'aveugle, oubliant l'infirmité de son frère, interrogea, la voix étranglée par la peur :

— Qu'est-ce que c'est ?... Qu'est-ce

qu'il y a ?... Pourquoi te lèves-tu ?...

Il l'entendait aller, venir, s'arrêter, repartir et s'arrêter encore, et, de n'avoir pour guider sa raison que ce que percevaient ses oreilles, sa frayeur grandit et il claqua des dents. Il voulut encore parler, et, cette fois, se souvint.

— Qu'est-ce qu'il y a ? À quoi bon ! Il ne m'entend pas. Mais que voit-il ?...

Le muet fit encore quelques pas, frotta ses yeux, puis, rassuré sans doute, retourna jusqu'à son grabat et se rendormit.

Alors, tout bruit ayant cessé, l'aveugle respira largement et reprit sa prière. Il murmurait les psaumes d'une voix lente et monotone, l'âme engourdie, la pensée flottante, attendant que le sommeil vint illuminer ses ténèbres.

Il rêvait presque, lorsque le murmure qui, tout à l'heure, l'avait fait tressaillir, le tira de son demi-sommeil.

On eût dit un grattement coupé de petits coups légers frappés sur une planche, de frottements bizarres et de murmures étouffés.

Il sursauta, tendit l'oreille. Le muet n'avait pas bougé, et, sentant la peur, la vraie peur le gagner, essaya de réfléchir :

— Pourquoi m'affoler pour ce bruit ?... L'ombre est toute remplie de murmures... Mon frère rêve... Oui, c'est cela... Tout à l'heure, pourtant, je l'entendais marcher près de moi, je sentais la chaleur de son souffle, donc, il s'était levé... Et le même bruit résonnait déjà... il voyait quelque chose, peut-être ?... Si c'était le vent... le vent, tout simplement ?... Mais non, encore

non. Je connais sa chanson et, ce bruit-là, je ne l'ai jamais entendu... Je ne le reconnais pas... bien que...

Il mordit ses poings, effleuré d'un soupçon.

— Si c'était ?... Oh ! ce n'est pas possible !... Si c'était... Le voilà... encore... il grandit... j'en suis sûr à présent... On gratte... on gratte... on tape... Mon Dieu... on gémit... on appelle... Une voix... Sa voix ! Elle pleure !... Au Secours !...

Il se jeta à bas de son lit et hurla :

— François !... Debout !... Au secours !... Regarde !...

La peur l'avait pris à pleins bras. Il s'arrachait les cheveux, criant :

— Regarde !... Tu as des yeux, toi, tu verras !...

Les gémissements devenaient plus nets, les coups plus rudes. À tâtons, battant les murs, cognant les débris de caisses qui leur servaient de meubles, butant aux trous du sol mal aplani, il se mit à marcher, essayant de se diriger vers son frère.

Il tombait, se relevait, saignant, meurtri, pleurant :

— Je n'ai pas d'yeux ! Je n'ai pas d'yeux !...

Dans ses gestes désordonnés, il renvoya l'assiette où baignait le buis, et le claquement de la faïence sur le sol acheva de l'affoler.

— Au secours ! Qu'est-ce que j'ai fait !
... Au secours !...

Le bruit montait, plus net, plus effrayant et comme une sorte de cri traversait

le silence, ses derniers doutes s'évanouirent. Derrière ses yeux vides, il devina l'horrible chose, il la vit !

Il vit la vieille sœur ensevelie essayant de rompre les barrières de sa hideuse prison. Il vit son épouvante surhumaine, son agonie mille fois plus atroce que toutes les morts. Elle était là, vivante, oui, vivante, à quelques pas de lui... mais où ?... Elle entendait ses pas chancelants, elle percevait sa voix, et lui, l'aveugle, ne pouvait rien pour elle ! rien que supplier.

— Attends... Je viens !... Courage... Mon Dieu ! Si tu existes, rends-moi mes yeux, une minute, une seconde, le temps de voir et de savoir, puis, après, rejette-moi dans la nuit... ou bien, si j'ai péché, fais que mon frère s'éveille... Mon Dieu ! as-tu voulu que le muet soit plus infirme que l'aveugle ?
...

En jetant ses bras de droite et de gauche, il fit tomber les cierges ; la cire coula sur ses mains, chaude comme du sang. Et le bruit grandissait, désespéré, et la voix parlait, disait des mots, et s'épuisait, devenait plus étranglée, plus courte...

Il se traînait sur les genoux :

— Courage !... Je suis là !... Je viens !
Il n'entendait que l'appel déchirant et la lourde respiration de l'endormi, et, tout à coup, à force de tourner sur lui-même, il se cogna à un lit, tendit les bras, sentit un corps, le prit aux épaules, et le secoua de toute la force de ses bras.

Le muet, éveillé en sursaut, bondit, essayant de voir, et se dressa avec d'horribles cris car, les cierges éteints, il était dans la nuit, lui aussi, la nuit impénétrable et peuplée de fantômes, la nuit plus vide encore

pour lui que pour l'aveugle, la nuit baignée du silence des tombes. Ne sachant plus rien, demi-fou, il abattit ses mains au hasard, et, comme son frère, dans l'élan de ses doigts crispés hurlait :

— À l'aide !... Regarde !... Moi j'entends !... Regar...

Il le prit à la gorge, ils roulèrent sur le sol, culbutant tout sur leur passage, et, cramponnés l'un à l'autre, noués, hideux, féroces, ils se déchirèrent des ongles et des dents. Puis, leurs râles s'éteignirent. La voix lointaine et proche eut un hoquet... un craquement se fit entendre... le corps se détendait dans un suprême effort... quelque chose grinça... sanglota... grinça encore... Plus rien.

Dans la campagne, les arbres sifflaient et ployaient sous la rafale ; la pluie dansait le

long des murs. Le jour d'hiver, lent à venir attendait, accroupi au bord de l'horizon. Entre les murs du taudis, plus un bruit, plus un souffle :

La Nuit et le Silence.

Le père

Quand la dernière pelletée de terre fut retombée, et qu'ils eurent donné la dernière poignée de mains, le père et le fils rentrèrent chez eux, à petits pas, sans rien dire, les jambes lourdes, la tête vide, pris soudain de cette grande lassitude qui suit les efforts trop longtemps soutenus.

La maison imprégnée encore du parfum des fleurs, la maison redevenue calme après l'affolement, les allées et venues de ces deux jours, leur parut étrangement vide et neuve. La vieille bonne qui les avait précédés avait tout remis en ordre. Il leur sembla qu'ils revenaient d'un long voyage, mais qu'ils se retrouvaient chez eux sans joie, sans ce large soupir qui dit : « Ah ! qu'on est bien chez soi ! » Tout était propre, net. Près

de la cheminée, le chat couché en rond ronronnait doucement, et le soleil d'hiver étalait sa gaieté timide sur les vitres.

Le père s'assit près du feu, hocha la tête et soupira :

— Ta pauvre maman !

Et deux larmes glissèrent sur sa bonne figure toute ronde, sa bonne figure que le chagrin, le froid de la rue et la tiédeur de la pièce avaient congestionnée un peu.

Ensuite, par besoin d'entendre autre chose que le ronron du chat, le tic-tac de l'horloge et le crépitement du bois sur les chenets ; envahi, à son insu, par cet orgueil de vivre après ceux qui s'en sont allés pour jamais, il se mit à parler :

— Tu as vu les Dupont ? Ils étaient tous là, et la présence du grand-père m'a

beaucoup touché... Ta maman les aimait bien... Mais, comment se fait-il que ton ami Brémaud ne soit pas venu ?... Oui, je sais... Au milieu de tout ce monde, il se peut que je ne l'aie pas remarqué...

Il soupira encore : « Mon pauvre petit ! ... » repris d'une tendresse câline pour ce grand garçon de vingt-cinq ans qui, près de lui, pleurait silencieux.

La vieille bonne entra sur la pointe des pieds, si doucement qu'ils ne l'entendirent pas ouvrir la porte.

— Allons, monsieur ! il ne faut pas rester comme ça ! Il faut manger !

Ils levèrent la tête.

C'était vrai ! Il fallait manger. La vie les reprenait. Ils avaient faim, non pas cette faim heureuse des jours où l'on aime à s'ins-

taller commodément à table, mais la faim de la bête qui se sent l'estomac vide. Jusqu'ici une pudeur les avait retenus. Maintenant, ils se regardaient sans rien dire, désirant et redoutant à la fois ce premier tête-à-tête à la table trop grande, près de la place vide.

Et le père, les yeux gros de larmes, murmura :

— Oui, vous avez raison... Faites-nous à manger... Il faut, mon petit...

Le fils approuva de la tête et se leva :

— Je passe un vêtement, et je reviens.

Il sortit. La porte refermée, comme il allait entrer machinalement dans la chambre de sa mère, la vieille bonne s'approcha de lui, et lui dit presque bas :

— Monsieur Jean, j'ai quelque chose pour vous. une lettre que votre maman m'a

confiée, voilà huit jours, quand elle s'est sentie perdue. Elle m'a recommandé de vous la remettre... après seulement... La voilà.

Il s'arrêta surpris, regarda la servante. Elle se tenait devant lui, hésitante, l'enveloppe qu'elle lui tendait tremblait au bout de ses doigts, et, tout d'un coup, il eut la sensation précise qu'une grande douleur, un grand secret, étaient là, près de lui.

Il dit, la gorge serrée :

— Donne... et entra.

Dès qu'il fut seul, sans réfléchir, il s'enferma à double tour. La chambre, avec son lit trop plat, ses rideaux trop tirés, sa cheminée sans feu, et ses meubles trop bien rangés, avait déjà l'aspect abandonné.

Il tournait et retournait la lettre entre ses doigts, glacé devant cette écriture vi-

vante de la morte, cette écriture chère, si souvent regardée jadis, et qui, sur le papier un peu froissé, s'étalait, déjà tremblée.

À travers la cloison, il entendait la bonne aller et venir, mettant le couvert.

Il déchira l'enveloppe et lut :

« Mon enfant chéri,

» Je sens que l'heure de l'éternel adieu est proche. Je m'en vais sans faiblesse, et presque sans regret, puisque tu es un homme maintenant et que le temps est loin où je t'étais indispensable. J'ai conscience d'avoir été une mère irréprochable. Mais, un très lourd secret dort entre nous que je n'eus pas le courage de te révéler, qu'il est nécessaire pourtant que tu saches.

» Celle que tu as aimée, respectée par-dessus tout, celle à qui tu contais tes peines

de tout petit et tes tristesses d'homme, ta maman, mon chéri, est une grande coupable :

» Tu n'es pas le fils de celui que tu as toujours appelé "père". Il y a eu dans ma vie un grand, un immense amour, et mon seul crime est de ne l'avoir pas avoué. Ton père, ton vrai père, existe. Il t'a vu grandir de loin, et t'aime, je le sais. Tu es à l'âge où l'on peut prendre les plus graves décisions. Toute ta vie est à refaire, si tu le veux. Tu peux être riche demain, si tu trouves en toi le courage qui m'a manqué. L'acte que je commets est lâche, je le sais. Ayant mal vécu, je ne pouvais que mal mourir. Cent fois j'ai été, sur le point de fuir cette maison, de t'emporter avec moi. L'énergie m'a fait défaut... Il eût suffi de peu de chose pour me la donner, sans doute : Un soupçon... une parole mauvaise... Mais rien !... Pas un nuage... »

Il s'arrêta, écrasé par cette révélation.

Ainsi, sa mère avait eu un amour ! Elle avait pu porter si longtemps ce secret. Elle avait pu parler, sourire, sans qu'un tressaillement trahît sa faute et son remords ! Et lui, jadis impitoyable aux faiblesses des autres femmes lui pour qui tout orgueil, toute vénération, toute joie se résumaient en ce seul mot : « Maman !... » il avait grandi là, étranger, vivante insulte à ce brave homme qui n'avait eu pour lui que tendresse et bonté !
...

Toute son enfance se levait devant lui. Il se revoyait petit, petit, passant par les rues de la ville, donnant la main à son papa... Il grandissait... Une très grave maladie le tenait durant, de longs mois entre la vie et la mort, et il voyait encore son papa assis à son chevet essayant de sourire avec des larmes dans les yeux... Le temps passe... Les af-

faïres vont mal... et ce sont d'autres souvenirs, plus aigus plus poignants... les conversations qu'il écoute, le soir, pelotonné dans son lit. La mère parle peu ; le papa dit : « Je me restreindrai... Je ne fumerai plus, je n'irai plus au café... Mes vêtements sont encore très bons... Il ne faut surtout pas que le gamin pâtisse... C'est un mauvais moment à passer, voilà tout... En rognant de-ci, de-là, nous pourrons lui donner des douceurs... Les petits ont toute la vie devant eux pour souffrir... À quoi bon les attrister si tôt !... »

Et voilà l'homme qu'elle a trompé !...

Il se mit à pleurer. La phrase de la lettre revenait à sa mémoire : « Tu es à l'âge où on peut prendre les plus graves décisions. »

C'était vrai. Il n'avait même pas le droit d'hésiter. Pas une seconde, l'idée de la

richesse n'effleura son esprit. Il aurait simplement le courage qui lui avait manqué, à Elle. Il quitterait cette demeure sans rien dire. Il s'en irait très loin, très loin, pour ne plus revenir. Ainsi, la honte, la honte qu'il savait, partirait avec lui. Comment pourrait-il, à présent, sans rougir, s'asseoir à cette table ? entendre la bonne voix lui dire : » Mon petit », et rappeler le souvenir de la « pauvre maman... » ?

Sa résolution était prise. Il sanglota :

— Oh ! maman, maman ! qu'est-ce que tu as fait !...

Adieu la vie tranquille et calme, le retour au foyer, le regard attendri sur le passé défunt, car, il n'avait pas le droit, en vérité, de continuer le mensonge et la faute.

Il restait immobile, abîmé dans sa douleur.

Un bruit venait de la salle à manger.

— ...Pauvre petit !... Il a du chagrin !...
Il est dans la chambre de sa maman... Laissez-le pleurer... Ah ! nous sommes bien malheureux... Je me sens si vieux ! Il me reste, heureusement ! C'est un brave enfant, il ne me quittera pas !

Il releva la tête et se mordit les lèvres. Le père parlait toujours, et, peu à peu, en l'écoutant, ses pensées prenaient un autre cours. La voie qu'il devait suivre lui semblait moins facile, son devoir lui apparaissait plus obscur.

« Il ne me quittera pas... »

Avait-il le droit d'abandonner ce pauvre être, de le laisser vieillir tout seul au foyer déserté ?... Partir ! Voilà tout ce qu'il trouvait pour payer sa tendresse, ses efforts, ses privations... Oui...

Mais il n'était pas son fils... Sa présence ici, sous son toit, avait quelque chose d'intolérable, d'odieux... Pourtant, il fallait se décider, de suite ; après, il serait trop tard.

Il tenait toujours la Lettre de sa mère.
Il se remit à lire :

« Il eût suffi de peu de pour me donner cette énergie, sans doute : un soupçon, une parole mauvaise. Mais rien, pas un nuage... »

La voix du père reprit, derrière la cloison :

— Oui, j'ai vécu vingt-sept ans avec elle, et, durant vingt-sept ans, entre nous, rien, pas un nuage.

Les mêmes mots... la même phrase !...

Il reprit sa lecture :

« Et maintenant, je vais te dire le nom

de ton vrai père. C'est... »

La lettre tremblait dans ses doigts. Un regard, et le nom serait à jamais gravé dans ses yeux, dans tout son Être... et alors... alors... il ne pourrait plus...

La voix appela doucement :

— Allons, vieux, mon petit, viens à table...

Il eut un grand frisson et ferma les yeux une seconde. Ensuite il prit une allumette, leva le bras et mit le feu au papier. Il le regarda brûler, lentement, et, quand la flamme vint lécher ses ongles, il ouvrit les doigts. Un carré de cendre noire tomba sur le plancher. Un coin blanc, très étroit acheva de se consumer... Plus rien...

Alors, il tira la porte, demeura un instant immobile sur le seuil, et, voyant devant

lui le brave homme, avec sa bonne figure, ses yeux rougis et ses mains qui tremblaient, il le prit dans ses bras, l'embrassa passionnément, comme on embrasse un être cher que l'on croyait à tout jamais perdu, et sanglota :

— Papa ! Mon vieux papa !...

Le regard

Le feu de bois agonisait. Une lampe trop basse répandait sa lumière indécise sur un grand buffet et des sièges massifs. Les rideaux tombaient en plis lourds sur le plancher luisant. Une pendule battait dans un va-et-vient monotone ; toute la pièce avait je ne sais quoi de lugubre et d'hostie qui me glaça dès nue j'y pénétrai.

Mon ami s'avança, et me tendit la main :

— Je suis heureux de te voir, très heureux...

Dans le cône de clarté que la lampe étalait autour de la table, il m'apparut vieilli et changé à ce point que j'eus peine à le reconnaître. Il allongea Le bras dans la direc-

tion de la cheminée, et murmura :

— Mon ami Janville... Ma femme...

Je distinguai une forme mince, très blanche, qui s'inclinait légèrement, tandis qu'une voix voilée, une de ces voix douloureuses et lasses comme en ont ceux qu'on trouble dans un rêve de deuil, disait :

— Soyez le bienvenu, ici, monsieur.

Mon ami m'indiqua un siège. La forme blanche redevint immobile, et le silence, un grand silence où glissaient des pensées obscures, pesa sur nous.

Je m'attendais si peu à une réception pareille que je ne trouvais rien à dire. Les deux êtres étaient mariés depuis quelques mois. Ils s'étaient adorés des années avant d'être librement l'un à l'autre, et voilà comment je les revoyais !

L'impression qui se dégageait de leur tête-à-tête était si particulière, que, pas un instant, je n'eus la sensation d'une bouderie passagère, de la fin d'une de ces querelles qui s'élèvent dans les ménages les plus unis.

Mon ami rompit le silence. Il parlait l'un ton traînant, cherchant ses mots, et sa pensée semblait être absente des phrases que ses lèvres articulaient.

— Tu es content ? Les affaires vont bien ?

Je répondis :

— Oui, assez bien. Mais toi ? Ta clientèle ?

Et, plus bas, j'ajoutai :

— Tu es heureux ?

Il hocha la tête et fit :

— Oui.

Puis ses mains s'irritèrent sur le bras du fauteuil, et il reprit, avec une sorte le ricanement :

— Oui, très heureux... très !

Sa femme toussa légèrement et se leva.

— Je vous demande pardon, monsieur, mais je me sens un peu fatiguée ce soir. Vous m'excuserez. Restez, je vous en prie.

Elle traversa la salle à manger, tendit le front à son mari, et sortit, la tête penchée.

Quand la portière fut retombée, mon ami se mit à marcher de long en large, mordillant sa moustache. Il alla vers la porte, s'assura qu'elle était bien fermée, fit encore quelques pas, puis, s'arrêtant brusquement devant moi, me mit la main sur l'épaule.

— Je t'ai dit tout à l'heure que j'étais heureux, eh bien ! je t'ai menti. Je suis le plus malheureux des hommes. Tu m'entends bien, le plus malheureux. Ma vie est une incessante torture, un martyre de tous les instants.

Je le regardai, muet d'étonnement. Il poursuivit :

— Tu crois sans doute que j'ai perdu la raison ?... Pas encore. Mais cela ne tardera guère. Au reste, ne sens-tu pas planer dans cette maison une chose sinistre ?

— Ta femme et toi m'avez paru soucieux, incontestablement... Quelque tracas dont tu t'exagères l'importance, sans doute...

— Non... Non... Non ! Il y a de l'horreur accrochée à ces murs... de l'épouvante glisse le long de ces tapis...

» Entre ma femme et moi, il y a du crime... tu m'entends... du crime !...

» Tu as trop connu mon existence d'autrefois pour que je farde la vérité devant toi. Celle qui est aujourd'hui ma femme, était ma maîtresse depuis de longs mois. Tu sais à quel point je l'aimais... ou plutôt, tu ne sais pas... Personne ne le sait... Je l'ai adorée, cette créature, adorée dévotement... féroce-ment... Du jour où elle entra dans ma vie, tout cessa d'exister pour moi. Elle devint mon besoin, ma raison, mon vice. Cette conquête totale de mon cœur, cette déroute de ma volonté ne furent pas l'œuvre de longs mois. Dès la seconde où je la vis, je fus à elle. Dès la minute où elle se donna, tout ce qui n'était pas elle disparut, et je ne connus plus qu'une pensée : l'avoir à moi entière, sans partage. » Ce sont là des mots qui se disent ! Dès qu'il suffit de faire ce que la loi

a fait, ce que les préjugés du monde ont fortifié, scellé, c'est comme si l'on cherchait à briser de ses mains un bloc de granit.

» Je songeai à fuir avec elle, à provoquer un scandale. Mais nous étions tous les deux sans fortune. Je n'avais que mon métier pour vivre. Me vois-tu partant à l'étranger ? Avec quoi ?... Rester installé à Paris, il n'y fallait pas songer... Alors ?...

» Alors, je fis litière de toute règle d'honneur, de toute propreté morale. Pour la voir plus souvent, pour vivre plus près de sa vie, je me fis présenter au mari. Je devins son commensale, son camarade.

» Je fus ce lâche tiers qui, tapi dans l'ombre, souriant, vole froidement à un homme sa sécurité, son repos, son bonheur. Je fus cette chose immonde et visqueuse, le traître, à qui, parfois, l'autre disait genti-

ment :

» — Je suis obligé de sortir. Voulez-vous tenir compagnie à ma femme ?

» Je fus ce drôle qui trouve des prétextes pour venir à l'improviste et qu'on accueille avec un sourire ami : Quelle bonne surprise !...

» Bref, tu vois !...

» Je vécus pendant près d'un an cette existence odieuse. Puis, tu sais, on s'habitue à tout, même aux plus laides choses. L'infamie qui d'abord nous oppresse, vous serre comme une tunique trop étroite, se fait à votre taille, s'adapte à votre torse, et l'on finit par ne plus souffrir de son étreinte, par s'y trouver à l'aise ainsi qu'en un vieux vêtement râpé, déformé, mais qu'on garde parce qu'on ne le sent plus sur soi.

» J'allai passer mes vacances chez eux. Il était grand chasseur, et, tandis qu'il battait la plaine, je restais avec elle. Prudents et sournois, nous étions arrivés à ce degré de perfection dans l'ignominie que nul dans l'entourage ne soupçonnait la vérité.

» Un jour, nous étions tous les deux à la maison, quand de grands cris venus du jardin nous firent tressaillir. Je descendis en hâte, et je trouvai Les domestiques affolés entourant le corps du mari.

» Il était étendu sur un canapé, livide, la barbe sale. Il happait l'air à petits coups. Sa tête roulait sur ses épaules, et, de ses doigts crispés, il protégeait son ventre sanglant.

» — Ah ! monsieur, bégaya son portecarnier, si vous saviez !... Monsieur venait de tirer une bécasse. En la voyant tomber

dans les roseaux, il s'est mis à courir, son fusil à la main, et, tout à coup, je ne sais comment ça s'est fait, j'ai entendu une détonation. Un cri terrible, et j'ai vu Monsieur tomber comme ça, en avant, la figure dans la vase... Je l'ai emporté jusqu'ici... comme j'ai pu...

» Je fis déshabiller le blessé. Quand ses vêtements furent à terre, je me rendis compte. il avait reçu toute la charge dans le flanc, sa jambe gauche pendait inerte, le sang s'échappait par saccades d'une effroyable plaie qui l'ouvrait de la hanche à la cuisse, et son ventre défoncé frémissait, se rétractait et tressautait comme sous un frôlement de mouches...

» Sur le premier moment, je ne vis en lui qu'un blessé, en moi qu'un médecin. Je l'examinai froidement, comme j'aurais examiné un malade à l'hôpital. Nulle pensée

étrangère n'effleura mon esprit. Je poussai même un soupir de soulagement en écartant les lèvres de la plaie. Les délabrements étaient, en somme, assez superficiels. L'intestin ne me semblait pas touché. À la cuisse, de gros vaisseaux saignaient en nappe, dans le fond, et vers la face interne, une artère donnait, par jets saccadés, une artère dont je voyais la déchirure. Il fallait simplement lier, mais lier vite. Je mis le pouce sur l'artère et dis à un domestique :

» — Ma trousse. Sur ma table. au trot !

» Près de moi, une vieille bonne joignit Les mains et murmura :

» — Encore une bénédiction, que M. le docteur se soit trouvé là !

» Machinalement, je levai la tête, et, devant moi, je l'aperçus, Elle, livide, dans

l'encadrement de la porte. Elle tremblait si fort que je voyais osciller Les plis de sa robe. Une angoisse inexplicable m'étreignit. Je fus sur le point de crier. Je fis un effort et lui dis :

» — Ne restez pas ici. Allez-vous-en...

» Elle fit : « Non » et avança. Mes yeux ne pouvaient plus se détacher des siens ! elle les avait pris. Le doigt toujours sur la plaie, le corps tordu vers elle je contemplas son regard, comme on contemple la lame qui va vous ouvrir la gorge, la lame flexible et blême dont la lueur vous fascine, et dont la pointe vous attire.

» Elle avançait toujours, et une ombre descendait sur ma raison. Son regard était immense et rempli de terribles chocs. Il m'avait empoigné, ce regard ; il me parlait, je n'avais plus besoin de mots pour com-

prendre ce qu'il attendait de moi. Il me disait :

» — Tu peux m'avoir. Tu peux me prendre et me garder. Je peux être à toi seul, ne palpiter que pour ta joie, ne sombrer que sous tes caresses. si tu le veux.

» Pour la seconde fois, je balbutiai :

» — Ne restez pas... Allez-vous-en...

» Mais le regard parlait encore.

» — Homme sans volonté. Cœur sans courage. Que souhaitais-tu donc tout à l'heure ?... Vois !... Le hasard bâtit ton rêve !...

» Oh ! cette tentation qui montait... qui montait !...

» L'artère battait sous mon doigt, et peu à peu, malgré moi, ma pression se faisait

plus molle. J'avais la sensation d'une chose fluctuante, d'un sang voisin dont le rythme épousait le rythme de mon sang. Un grand silence planait dans la pièce. Vaguement, je comprenais qu'il se passait quelque chose d'effrayant, quelque chose dont j'étais l'arbitre et le maître, et contre quoi je ne pouvais rien cependant.

» Elle était près de moi. Elle pencha un peu le buste. Son haleine coula dans mes cheveux, une odeur fauve m'envahit, l'odeur intime de son corps, cette odeur que je portais en moi, qui imprégnait mes mains, mes lèvres; cette odeur d'amour qui m'affolait.

» La notion du temps, du danger, du devoir, désertait ma raison.

» Tout à coup, la porte s'ouvrit et le domestique me tendit ma trousse. La vue de cet objet me rappela brusquement ma pro-

fession, mon rôle. L'effroyable torpeur qui m'avait engourdi s'évanouit. Je criai, plutôt que je ne dis :

» — Donnez !... Donnez !...

» Mais alors... alors... je m'aperçus que mon doigt s'était détendu... que rien ne battait plus sous lui... que ma main baignait dans le sang... que le blessé ne bougeait plus... que ses yeux mi-clos se voilaient d'une buée opaque... que sa bouche s'ouvrait sur ses dents ternes... que sa lèvre tirée vers le nez semblait sourire... que... c'était fini !...

» Elle et moi nous nous regardâmes, et soudain, une ombre descendit entre nous, une ombre sanglante qui ricanait : l'ombre du mort.

» J'ai cru, d'abord, que ce cauchemar s'évanouirait. Je voulus me prouver que le hasard avait tout fait, et j'y parvins presque.

» Mais, du jour où elle devint ma femme, ce ne fut plus possible.

» À toute heure, en tous Lieux, cette ombre est entre nous. Nul n'en parle, mais nous la regardons à travers nos paupières.

» Moi, je revois ses yeux qui me disaient : « Je suis à toi. Prends-moi. Soyons libres ! » — Elle, revoit ma main qui, lentement, laissa couler son âme. Et la haine est venue, une haine muette, une haine d'assassins qui se tiennent et se redoutent.

» Nous demeurons des heures comme tu nous a vus, muets, tapis dans l'ombre. Les phrases bouillonnent en nous, heurtent nos dents, entrebâillent nos lèvres et nous nous taisons pour mieux nous manger l'âme.

» Ce qui reste de mon amour, de mon bonheur : voilà ! »

Il prit sur la table un couteau, en essaya la pointe contre son pouce et murmura :

— Avoir le courage de s'enfoncer ça dans le ventre !...

Puis il rejeta l'arme sur des papiers épars, et, le front dans les mains, se mit à sangloter.

L'infirmes

Parce qu'il savait les usages, et bien qu'il n'y eût là que Galot le fermier, Trache dit en entrant :

— Salut la compagnie !

— C'est encore toi ? grommela Galot en se tournant d'une pièce.

— Dame, répondit Trache. Et il éleva ses deux poings tordus, leur seul aspect suffisant à expliquer sa présence.

Deux ans plus tôt, aux moissons, la batteuse l'avait arraché du sol, et, par miracle, rejeté sur la terre avant qu'il fût tout à fait broyé. On l'avait ramassé sanglant, hurlant, les bras déchirés, une côte enfoncée, crachant ses dents. Il lui en était resté une sorte

d'hébétude, le souffle court, un sifflement qui semblait chercher les mots au fond de la poitrine, les racler dans la gorge, chuintier contre les gencives vides, et ses mains en crochet qu'il portait au-devant de lui d'un geste maladroit et craintif.

— Alors, quoi que tu veux ? demanda brusquement Galot.

— Mon indemnité, répondit Trache avec un pauvre sourire.

— Ton indemnité ? Je ne te la dois plus depuis belle date ! Tu n'as plus rien, que de la paresse et du mauvais cœur. D'abord, tu étais saoul quand ça t'est arrivé ; j'aurais pu ne rien te donner.

— J'étais point saoul, nia Trache avec douceur.

Mais le fermier s'emporta :

— À cette heure tu peux te servir de tes mains comme quiconque. Devant les personnes, tu fais semblant ; mais quand t'es seul, tu les remues pour tout ce qu'il faut.

— Je les remue ni plus ni moins, murmura Trache.

— Et moi je te dis que t'es un farceur, un fraudeur, un coquin ; que tu m'exploites, rapport que je n'étais pas encore assuré, que tu te fais des rentes avec mon argent, mais que je ne te donnerai plus ça ! C'est dit, c'est entendu. T'as compris ?

— À votre mode, acquiesça Trache sans bouger.

Galot jeta son béret sur la table et se mit à marcher à grands pas.

Trache hochait la tête, les épaules rondes. Alors Galot se planta devant lui :

— Combien que tu veux pour en finir ?
Cinq cents francs et on n'en cause plus ?

— Je veux ce qui m'est dû, comme a
décidé le juge.

La fureur de Galot se ramassa :

— Malfaisant ! Fainéant ! Propre à
rien ! Je sais ce que tu lui as dit au médecin
et pourquoi que t'as pas voulu du mien pour
te soigner !

— C'est des docteurs assermentés
qu'ont décidé, observa le mutilé.

— Ouais ! C'est pas eux qui payent !
ricana Galot. Montre un peu tes mains.
Montre-les donc ! Je m'y connais dans les
accidents.

Trache allongea les bras et offrit ses
poignets. Galot les prit entre ses mains so-
lides, les tourna, les retourna, palpant les os,

les chairs, comme il eût fait d'une bête au champ de foire. Par instants Trache esquissait une grimace, et retirait l'épaule. À la fin, Galot le lâcha brutalement.

— T'es matois, t'es rusé ! Mais prends-y garde, je t'ai à l'œil, et un coup que je t'aurai pris sur le fait, tu pourras crier ! T'auras fini de rire, et pour gagner ta soupe, il ne te suffira plus de frapper à ma porte, faudra travailler, tu entends ?

— Travailler ! Je demanderais point mieux, soupira l'estropié.

Blême de fureur, Galot vida un sac d'écus, les compta sur la table et les jeta devant lui.

— Voilà ton compte, et file droit !

— Si c'était votre bon cœur de les mettre dans ma blouse, demanda Trache, vu

que je ne peux pas les prendre.

Puis, il dit comme à l'arrivée : « Salut la compagnie » et, la poche gonflée, le chef branlant, la démarche incertaine, il sortit.

Pour rentrer chez lui, il longea la rivière. Dans les champs, les bœufs allaient d'une marche patiente. Des hommes liaient les gerbes autour des meules et à travers le voile dansant de l'air chaud, les aboiements des chiens arrivaient ralentis.

Près d'un coin où la rive creusait un petit golfe, une femme battait son linge.

Autour d'elle, l'eau courait, piquée de mousse, et par endroits teintée d'une moire nacrée.

— Et alors, ça va-t-y comme tu veux, Françoise ? demanda Trache.

— Ça va, dit-elle. Et toi ?

— Comme toujours avec mes pauvres mains.

Il soupira, et les écus sonnèrent sous sa blouse. Françoise cligna de l'œil :

— C'est tout de même point si mauvais ce qu'elle t'a fait, la batteuse ? Et puis tiens, tas raison; Galot est assez riche pour payer.

— Si je n'avais point de mal, je ne demanderais rien.

Elle se mit à rire, la gorge soulevée, le battoir en l'air. Alors il se fâcha tout rouge, bien qu'elle fût belle fille, et même bonne fille, et que parfois il lui eût parlé de près, dans les bois :

— Qu'est-ce que vous avez tous à dire des mots et à faire des histoires ?

Elle haussa les épaules.

— Ce que j'en cause, c'est histoire d'en causer...

Il s'assit près d'elle, radouci, l'écoutant battre. Ensuite, ayant envie de fumer, il voulut prendre sa blague dans sa poche.

Mais, incapable de se servir de ses mains mortes, il demanda :

— Si tu pouvais me quérir ma blague et bourrer ma pipe ?

Elle essuya ses doigts à son tablier, fouilla la blouse, bourra la pipe, prit une allumette et, l'abritant derrière sa paume, plaisanta :

— On est content de me trouver !

Il avança la tête pour l'embrasser ; dans le même instant, elle glissa sur la berge, lâcha un sabot, agita les bras, et tomba dans l'eau à la renverse.

En la voyant choir, Trache s'élança. Elle avait plongé d'un coup, entraînant son baquet dans un endroit où l'eau profonde s'embarrassait d'herbes. Puis, sa tête reparut, tendue vers la lumière, et elle cria, la bouche déjà remplie d'eau :

— La main ! La main !

Trache s'arrêta, la pipe tremblante au coin des lèvres. Elle cria plus fort, et plus désespérée :

— La main ! Je me noie ! À moi !

Dans le champ voisin, des hommes accouraient. Mais ils étaient loin, et l'on ne voyait d'eux qu'une ombre qui se déplaçait à travers les blés.

Françoise plongeait encore, reparut, disparut, puis reparut encore. La voix ne sortait plus de sa gorge, et sa figure était terrible et

suppliante. Enfin elle disparut tout à fait, les herbes éparses en tous sens se rejoignirent, de nouveau leur mèche se coucha régulière sous le courant, et ce fut tout.

On ne trouva le corps qu'après une heure de recherches, ficelé de plantes, la tête emprisonnée de linges. Trache trépi-gnait :

— Moi, un homme, n'avoir rien pu faire ! Malédiction de malheur !

Il fallut le consoler, pleurer sur sa misère et le ramener chez lui, doucement. En le voyant venir accompagné, sa femme poussa un grand cri. Quel nouveau désastre s'était abattu sur son homme ? On lui raconta l'histoire, et la douleur qui le tenait de n'avoir pu sauver Françoise, alors elle se lamenta comme lui.

Mais quand ils furent seuls, la porte

close, ôtant d'un coup sec son chapeau, Trache frotta ses mains engourdies, étira ses doigts, frictionna ses jointures, tira son sac d'écus, le posa sur la table et dit :

— Non, mais vois-tu ? Un coup que j'y aurais donné la main et qu'elle aurait été le clabauder à Galot ? Non, mais vois-tu ?

Menteuse

La mer immense s'endormait dans la douceur du soir. Le soleil descendait au bout de l'horizon. D'un vol silencieux, les grands oiseaux fuyaient vers le large prochain, et la grève, effleurée par la caresse mouillée des vagues, tendait son flanc comme une femme qui s'assoupit sous des baisers.

En haut de la falaise, près de moi, une vieille se tenait immobile, les mains jointes. La bise qui courbait les herbes plaquait sa jupe à ses genoux, et passait autour de sa face les mèches grises de ses cheveux. Elle avait une figure ravagée, des lèvres tremblantes ; ses yeux étaient tristes, usés, et si enfoncés sous l'orbite, qu'ils paraissaient vouloir regarder dans son cœur...

Et, brusquement, cette fin de jour qui, tout à l'heure me semblait souriante, m'apparut désolée, comme si, sous le ciel alangui, cette vieille impassible et songeuse avait porté dans la blancheur de sa coiffe bordée de noir, le deuil de tous les deuils évoqués par la nuit. Le soleil avait disparu tout à fait. Des phares s'allumaient tout le Long de la côte ; leurs lueurs balayaient les étoiles, la mer, mettant un frisson à la crête des vagues et l'Angelus tinta...

Les cloches de Bretagne ont une étrange voix. On dirait qu'elle se hâte de passer sur Les toits, sur les arbres pour mieux s'étendre, s'enfler, s'allonger et mourir loin, très loin sur les flots, voix profonde presque humaine qui s'en va vers le large, avec le regard lumineux des phares, joindre les pêcheurs attardés ou perdus.

La vieille fit un pas, et s'arrêta si près

du bord qu'un peu de terre s'effrita sous son sabot et roula de rochers en rochers. Je la retins par la manche.

— Attention, la maman ! Vous allez tomber !

Elle murmura :

— Ah !... oui...

— Il faut rentrer, voilà que la brise se lève. Il fera froid cette nuit.

Elle hocha la tête, et, par deux fois, redit ma phrase :

— Il fera froid, cette nuit, très froid. Mais elle ne bougea pas. Seulement, je remarquai qu'une larme brillait dans ses yeux. Je crus comprendre et questionnai :

— Vous attendez une barque ?

— Non... Je n'attends rien... Je re-

garde...

Un voilier glissait dans les dernières flammes du couchant. Des reflets rouges moiraient encore les lames, et la lune se his-sait hors des nuages. Une splendeur montait de cette jeune nuit. Je repris :

— Vous aimez là mer... Elle est belle...

Elle tourna vers moi sa face ravagée, et, les yeux durs, le front plissé, gronda :

— Non, elle n'est pas belle ! Non, je ne l'aime pas, la coquine, la gueuse !...

Et, soudain violente, le geste net, elle poursuivit :

— Vous autres, dans les villes, ce sont les filles que vous craignez. Ce sont elles qui vous arrachent vos enfants, qui vous les volent. Chez nous, la voleuse, la fille, c'est Elle !... Regardez-la, avec son air tran-

quille... Regardez-la... C'est avec cet air-là qu'elle nous prend nos garçons ! On les met au monde, on les élève, ils grandissent, et à force de se faire caresser par elle, ils oublient tout. Pour les conserver près de soi, on voudrait en faire des ouvriers, des cultivateurs... Non ! Il la leur faut. Ils deviennent pêcheurs. Ils l'ont dans le sang !

Je suis venue au monde ici, dans ce village, et, depuis que j'ai l'âge de penser, je n'ai vu que des deuils autour de moi.

D'abord, ce fut le père. Il est parti un soir, un beau soir ; dans la nuit, la tempête s'est levée... on ne l'a jamais revu, ni aucun des hommes de l'équipage... Après lui, les frères... Chaque saison, la table devenait plus petite. Un à un, tous manquaient... Les filets ont séché à la porte sous le soleil et sous le vent, La barque s'est pourrie sur son amarre. La misère est venue. Il a fallu des-

endre à la grève, pêcher les crevettes, les crabes... Que voulez-vous ! On ne sait pas d'autre métier... Alors, les hommes disparus, les femmes demandent la charité à la mer... Ce qu'on gagne à pêcher tout le jour en poussant son filet la hotte au dos, c'est comme les aumônes que la gueuse laisse tomber aux pauvres gens.

Cependant, à force de pleurer, on s'habitue. On a porté tant et tant de deuils que, sans qu'on s'en aperçoive, on ne quitte plus la coiffe noire... Et l'on épouse un matelot, comme les autres !...

Dans les premiers temps, j'ai cru que le mauvais sort s'était écarté de ma route. Mais il n'oublie pas ! L'un après l'autre, j'ai perdu mes quatre fils. Mon homme seul me restait. Celui-là, c'était un marin, un solide, un terrible ! Il avait tout traversé : les tempêtes, les naufrages, et la mer, à force de le

voir toujours debout, avait pris peur de lui...

La dernière fois qu'il a embarqué, c'était avec les morutiers, comme on dit chez nous, ceux qui vont pêcher la morue à Terre-Neuve.

Là-bas, ils restent à pêcher la nuit, le jour, sous la pluie, la neige et le vent, et les paquets de mer qui sautent sur les bateaux, emportent les hommes comme des plumes. J'en avais souci, et, quand le moment du retour approcha, une peur me prit, sans que je puisse expliquer pourquoi.

Ils sont rentrés un matin de juin, avec la marée, par beau soleil. Mon homme était à bord du *Jean-Marie* et le *Jean-Marie* entra le dernier. Tout de suite, j'eus le sentiment de quelque chose. Si mon homme avait été là, son bateau aurait pris le premier son amarre. Sitôt les premiers descendus, je

criai :

— Mon homme ! Où est mon homme

— Il vient, que me dit le mousse. Patientez un peu...

Ça m'ôta un poids de sur le cœur. J'avais cru... Enfin, je l'aperçus qui s'avancait sur le pont, appuyé à deux camarades. Il se tenait bien droit sur ses jambes. Quand il fut plus près, je l'appelai. Il s'arrêta, tournant la tête à droite, à gauche.

— C'est toi, ma femme ?... Où es-tu ?

Ah ! sa voix ! Je l'ai encore dans les oreilles ! Mais, ce que j'ai surtout devant moi, c'est sa figure, sa figure immobile, avec la barbe blanche, si blanche qu'elle faisait tache sur sa peau noire, et ses yeux, ses pauvres yeux sans sourcils et sans cils, ses yeux morts, brûlés, finis... Le brouillard, le

vent, l'eau de mer, les avaient rougis. Lorsqu'il fut dans mes bras, il posa sur mes joues ses mains tremblantes et se mit à pleurer en disant :

— Je suis aveugle, ma pauvre vieille !

...

Vous n'avez jamais vu ça, monsieur, un aveugle qui pleure !... J'espérais qu'à force de soins il retrouverait la vue. Hélas ! Les jours, les mois passèrent sans rien changer. Il ne sortait plus de la maison. Tout le jour, il restait assis devant la porte, écoutant le bruit que la mer faisait dans les rochers. La nuit, il m'éveillait des fois, pour me dire :

— Je viens de rêver que je voyais !

Car, s'il était peu causant, sitôt qu'il disait un mot, c'était pour parler de ses yeux, de ses yeux vides. Il ne s'occupait point d'autre chose, et la vie ne le souciait guère.

Le peu d'argent qu'il avait rapporté de là-bas s'en allait, et, quand la mauvaise saison arriva, nous n'avions plus rien.

Lui, de coutume, prévenant, soucieux, il oubliait la vie de tous les jours.

Et moi, de peur de l'irriter, je n'osais rien dire.

Pourtant, comme il fallait bien vivre, n'est-ce pas, je vendis un à un tous les meubles de la maison, tout, jusqu'à des pauvres vieilles choses qui me venaient des grands-parents, des choses qu'on aimait à regarder et qui vous rappelaient tant de souvenirs. Tout y passa, peu à peu, tout : les draps, le linge, les filets et les lignes, la barque qui dansait au bout de la jetée, et l'horloge qui marquait le temps, l'horloge que j'entendais depuis que j'étais petite, et dont, à présent, la nuit, j'essayais de me rappeler la voix.

Ça, il a failli s'en apercevoir. Une fois qu'il ne dormait pas, il me dit :

— Est-ce que je deviens aussi sourd à présent ? Voilà que je n'entends plus l'horloge...

— Elle est cassée, que je lui répondis. Elle est à réparer...

Il fit : « Bon ! » Et se remit à parler de ses yeux.

— Si je pouvais ravoir, une heure seulement, comme ce serait bon de regarder autour de soi. Je me souviens de la place de tout. Ici, l'armoire et ses cuivres polis. Là, le buffet et les vieux plats d'étain. L'horloge. La cheminée aux grands chenets... Les filets roux, le long des murs, et, dans le port, l'Antoinette, mon bon bateau, avec sa voile bise et ses rames solides !

Je ne pouvais l'entendre parler ainsi sans trembler. Ça me faisait si mal ! J'étais sur le point de lui dire :

« Rien de tout ça n'existe plus, mon pauvre vieux ! »

Mais à quoi bon ?... Puisque le bon Dieu lui avait ôté la lumière, mieux valait qu'il ne sût jamais. Ainsi plus tard, très tard, il s'en irait sans avoir eu, jamais, le plus petit soupçon...

Elle se tut et soupira : « Ah ! bonnes gens !... »

— Voyons, lui dis-je, il ne faut pas désespérer ainsi... Donnez-moi votre nom, je prendrai soin de vous, et vous pourrez vivre sans gros soucis. Prenez toujours cela.

Elle repoussa ma main tendue :

— Vous êtes bon, monsieur, mais,

quand bien même j'en aurais plus et plus, pourrais-je retrouver ce qui est dispersé aux quatre coins ?... Parce qu'à présent... je ne peux plus mentir... C'est fini... C'est ma punition... Ah ! je ne vous ai pas conté le plus affreux !... Ce matin, le docteur est venu... en passant... et, quand il a eu regardé ses yeux, il m'a prise à part et m'a dit :

— Savez-vous bien qu'il va peut-être retrouver la vue ?

D'abord, ça m'a fait une joie si grande que j'ai cru défaillir, et puis, tout d'un coup, j'ai songé à mon homme devant la maison vide, les murs nus, à mon homme cherchant en vain les souvenirs de ses défunts parents, courant au port, et ne retrouvant plus sa barque... J'ai imaginé son chagrin, sa colère, ses pauvres yeux qui n'allaient s'ouvrir que pour pleurer plus longtemps et plus fort ; le regard qu'il aurait pour moi, et la pensée qui

serait sûrement dans sa tête : que je n'avais vendu tout ça que par paresse... Est-ce qu'on sait ?... Ça je ne peux pas... Je ne veux pas... Je m'étais habituée à souffrir en silence, à penser que je pourrais mentir toujours et sans danger... à cette heure, je n'ose plus rentrer... Et, quand bien même j'aurais tant d'argent que je pourrais acheter des meubles et, de tout, rien ne saurait lui faire oublier les vieilles choses qui ne s'achètent pas, et qu'on aime !... Ah ! bonne dame, pourquoi défaire ce que vous aviez fait !... Qu'est-ce que je dirai pour mon excuse d'avoir menti, menti !...

Elle se mit à pleurer, la tête dans les mains.

— Voyons, lui dis-je, calmez-vous... Songez que votre homme n'a plus que vous... Je lui parlerai... Venez avec moi.

Elle essuya ses yeux.

— À la bonne heure, rentrons tous deux...

La nuit était toute noire. Le chemin descendait si étroit que je dus passer devant. Tout en marchant, je lui parlais. Elle me répondait d'une voix lasse, et j'entendais les hoquets qui entrecoupaient ses mots. À un moment, le sentier devint si mauvais et l'obscurité si profonde que j'avais peine à diriger mes pas. Je me tus.

Nous marchâmes ainsi quelques instants. Tout à coup, il me sembla que près de moi, une voix murmurait un mot : « Mentreuse ! » Et que des cailloux s'écrasaient et roulaient, mais, juste au même moment, je dus me cramponner au roc pour ne pas tomber, et l'angoisse du gouffre obscurcit ma raison...

Bientôt, la route s'ouvrit plus large, et la Lune éclaira la falaise. Je poussai un soupir de soulagement et dis en riant :

— Voilà une promenade qu'il n'est pas bon de faire sans lanterne. C'est un chemin pour les chèvres !... Allons, ma brave femme, venez ici. Appuyez-vous sur moi...

Pas de réponse. Je me retournai. J'étais seul. J'appelai. Je criai. Je revins sur mes pas... Rien... rien que la voix lugubre d'une chouette, au lointain... Alors, le sanglot de tout à l'heure, le mot deviné dans la nuit, le crissement des cailloux sur le sentier passèrent devant ma mémoire et je demeurai là, longtemps, découvert, immobile.

La nuit était immense, impénétrable et douce ; l'eau clapotait aux flancs de la falaise, et, sous le reflet tremblotant des étoiles, l'Océan me sembla s'étendre avec un

grand frisson voluptueux.

Colette Paradis

Cet excellent conte de presse signé Maurice Level a été publié dans *Le Journal* daté du 16 janvier 1919. Plus je lis ses nouvelles moins je comprends qu'il soit tombé dans l'oubli. Toute fois, depuis quelque temps certains petits éditeurs ressortent certains de ses nouvelles fantastiques en eBook. Mais avant d'aller chercher ailleurs, lisez donc celles que j'ai mises en ligne.

Quelques répliques, deux couplets, quelques répliques encore, et elle s'appuya au portant, la bouche égayée d'un sourire, la poitrine un peu haletante, amusant ses doigts à la dentelle de sa jupe. Puis, son sourire s'éteignit, elle laissa errer un regard sur la salle : Lansac souhaita le retenir une seconde, mais le regard glissa sur lui sans s'arrêter. Il ouvrit le programme, y chercha le

nom de la jeune femme, découvrit qu'elle s'appelait Colette Paradis, qu'elle serait successivement dans la Revue la dame qui a perdu son filleul, la contrôleuse démobilitée, la vedette américaine du cinéma, et les scènes où elle ne jouait pas lui parurent insignifiantes. À minuit, possédé de ce brusque désir dont l'ombre trouble les nuits des jeunes hommes timides et des collégiens amoureux, il regarda sortir les spectateurs, guettant la porte des artistes : la voûte du théâtre devint déserte, les lampes s'éteignirent. Il crut la reconnaître, fit un geste pour s'approcher, hésita, n'osa pas, et elle disparut. Alors, il haussa les épaules, un peu honteux, et se mit en route, poursuivi par le souvenir de ses jolis yeux.

De menus détails fleurissaient autour de lui : le bas de soie où la jambe coulait un reflet de nacre, le talon rouge d'un petit sou-

lier, un geste machinal et familier, sans doute, pour relever l'épaulette du corsage, la blancheur des dents mordillant la lèvre, un peu de côté, et la caresse du double nom à la fois prometteur et candide : Colette Paradis.

Il revint au théâtre le lendemain, mais, pas plus que la veille, il n'osa lui parler, passé minuit. Pourtant la petite image le hantait, et il répétait doucement :

— Colette Paradis... Colette Paradis...

Imaginant qu'il serait doux de le murmurer près de ses cheveux, parce que dire certains noms d'une certaine voix c'est presque dire : « Je vous aime ! »

Pendant une semaine il ne manqua guère de représentation. Parfois, avant de sortir de chez lui, il disposait des fleurs dans les vases, se berçant de l'espoir qu'au retour, qui sait ? elle se pencherait peut-être sur

leur parfum... Mais quand il revenait solitaire, les regardant presque jaunies, déjà, il cherchait, parmi leurs lourds pétales, l'odeur vivante que devaient sentir ses épaules.

Un soir, le long du décor où il avait pris l'habitude de la regarder apparaître, une autre, qui portait la même robe courte, les mêmes souliers à talons rouges, s'avança. Il attendit, pensant la voir au second acte, au troisième... Le spectacle s'acheva sans elle ; à minuit, impatient de sa trop longue patience, il partit et sans doute l'aurait-il oubliée si, un matin, en ouvrant son journal, il n'avait lu, au milieu des Échos de théâtres, une note de quelques lignes :

« Nous apprenons avec regret la mort de Colette Paradis, la gentille divette du *Tréteau*, enlevée brusquement par la grippe. Les obsèques auront lieu mercredi, à midi, à la Trinité. »

Il laissa tomber la feuille et murmura :

— Ah ! la pauvre petite...

C'était fini ! On ne verrait plus son sourire, ses yeux candides... Finie, Colette Paradis ! Il évoquait des souvenirs charmants hier, aujourd'hui lamentables : la couleur d'une robe, un refrain, le scintillement d'un bijou, obsédé par la pensée de ce départ, l'image qu'il essayait de se faire de la morte, étendue toute droite parmi l'ombre, le froid et le silence, ne sachant s'il devait regretter d'avoir été trop timide pour lui parler, ou se féliciter qu'elle n'eût pas joué un plus grand rôle dans sa vie.

Le soir, passant devant le *Tréteau*, il vit sur l'affiche, à la place où la veille on lisait le nom de Colette Paradis, une étroite bande avec un nom nouveau.

Le lendemain, la pluie se mit à tomber,

une pluie lourde et serrée de décembre. Le front contre la vitre, Lansac songea :

— Il n’y aura personne à son enterrement...

Il se représenta, le convoi timide, le pavé boueux, les chevaux somnolents sous l’averse, le corbillard cahoté, des amis un instant fidèles, puis s’écartant l’un après l’autre par les rues latérales et la bière finissant sa route presque seule, jusqu’à un cimetière de banlieue, parmi les tombes lavées par l’averse, les bouquets jaunissants, les grilles mangées de rouille et les sapins immobiles. Cette vision l’émut d’une pitié profonde et il se hâta vers l’église.

La cérémonie était commencée depuis un instant quand il entra. Perdue dans l’ombre de la nef, face à l’autel, la bière semblait toute petite sous la lumière de crépus-

cule qui tombait des vitraux. Il demeura immobile, les bras croisés, engourdi par l'odeur d'encens. Près de lui, une vieille femme agenouillée priait ; un homme, un peu à l'écart, pleurait sans bruit ; à ses côtés d'autres silhouettes se penchaient. Lansac, les yeux attachés au catafalque sur qui dansait le jeu d'ombre et de clarté des cierges, songeait à la scène du *Tréteau*, aux accords du piano, à la chanson de la petite morte. Puis le prêtre descendit avec les enfants de chœur, tourna en psalmodiant les prières qui ferment à jamais les portes de la vie, et le bruit des chaises repoussées le tira de son rêve.

Une jeune femme se leva et demanda à sa voisine :

— Tu viens embrasser sa mère ?

— Non, je n'ai pas le temps, répondit l'autre, je répète à une heure, tu lui explique-

ras.

Il s'effaça pour la laisser passer. La fourrure de son manteau accrocha sa manche.

— Pardon, dit-elle, en se dégageant avec un sourire.

Il tressaillit, tendit le cou, écarta un prie-Dieu, fit un pas en avant, s'arrêta, le cœur battant, et balbutia :

— Excusez-moi, madame... mais...

Elle avança plus vite ; il poursuivit :

— Je vous en prie... Ce n'est pas possible ?... Une hallucination... une folie... mais vous ressemblez tellement... tellement... à une personne... Laissez-moi vous regarder une seconde... Vous n'êtes pas ?... Voyez... je n'ose même pas prononcer un nom... Vous n'êtes pas ?...

Elle le dévisagea, troublée par l'accent suppliant de sa voix :

— Je suis Maud Villa, dit-elle.

Il poussa un soupir et murmura :

— Merci, madame... Pardonnez-moi... Mais je viens d'avoir une émotion invraisemblable, vous ressemblez tellement à Colette Paradis, que dans cette pénombre... sous cette voilette... l'illusion fut un instant si forte, qu'en ce moment même, il me faut encore me défendre... On a dû vous dire souvent qu'elle vous ressemblait ?...

Elle hocha la tête :

— Non, jamais. Colette était aussi brune que je suis blonde.

Il s'obstina :

— Alors, madame... je perds la tête...

Vraiment... je ne sais plus...

Ils étaient arrivés au porche de l'église ; elle releva sa voilette. Il cria presque :

— Mais c'est vous ! Vous que j'ai vue vingt soirs de suite sur la scène. vous qui chantiez au *Tréteau* ! Vous y chantez bien, n'est-ce pas ? Vous portiez une robe blanche, des talons rouges, cette bague, qui est encore à votre doigt. Et je n'ai jamais lu le nom que vous me dites sur le programme...

— C'est exact, dit-elle. Comme je doublais Colette, mon nom n'y figurait pas...

Alors, il lui saisit la main violemment :

— Ah ! que c'est bon ! Que vous m'avez fait peur ! Vous ! C'était vous ! C'est vous...

Il parlait en tremblant, comme on parla à un être qu'on croyait perdu et qu'on retrouve. Il lui conta ses pensées, ses espoirs, ses timidités d'un long mois. Tous les mots qu'il s'était répétés à lui-même, il les lui disait avec une ardeur d'enfant : « Tous les soirs, vous espérant, je mettais pour vous des fleurs sur ma table. Ma cheminée s'ornait, d'un grand portrait de vous ; j'attendais dix heures du soir pour vous regarder sur la scène... Minuit pour vous apercevoir dans la rue... le lendemain pour vous revoir encore... Songez, songez à ce que j'ai pu éprouver en lisant... Mais c'est vous... Vous êtes là... Vous, Colette... »

Il se mordit les lèvres, affreusement troublé d'avoir prononcé ce nom, et reprit :

— C'est vous... vous, tout court...

Elle retira sa main qu'il gardait dans la

sienne et l'arrêta :

— Non... Vous avez bien dit... C'est bien Colette que vous attendiez, que vous souhaitiez... que vous avez pleurée une minute Une amourette, ce n'est jamais qu'un nom qui passe... Vous oublieriez la femme ; mais vous vous souviendriez du nom... Consolez-vous... Adieu, monsieur...

Il s'inclina lentement sans répondre. Une minute il eut la tentation de l'implorer, de la retenir... Mais, au bout de la rue, le corbillard, que suivaient deux vieux courbés, s'en allait cahotant sur les pavés gras... Et il le regarda disparaître...

La dictée

François Berry se mourait.

Un mal étrange avait, en quelques semaines, fait de lui un vieillard, creusant ses joues et courbant ses épaules. Fuyant Paris et son trop long hiver, il s'était installé dans le Midi : les repos sur la terrasse ensoleillée, la douceur des matins et du soir n'avaient rien arrêté. Parfois, il essayait de s'asseoir à sa table et d'écrire. Un instant, devant les pages d'un manuscrit inachevé, il se donnait l'illusion d'un renouveau de force, traçait quelques lignes, mais bientôt, posant la plume, renversé dans son fauteuil, il disait tristement :

— Ce n'est pas encore pour aujourd'hui...

Et, rejetant la couverture dont il s'enveloppait les jambes, serrant son châle autour de ses épaules, appuyé au bras de sa femme, il allait de nouveau s'étendre et suivre sur la mer la fuite des bateaux blancs. Puis, lorsqu'il était las de son silence, quand le soleil couchant tombait à l'horizon, il regagnait sa chambre à petits pas.

Aux amis qui venaient le voir, il évitait de parler de son état, assurant avec une confiance sereine que cela passerait comme c'était venu. Au médecin qui lui demandait comment il se trouvait, il répondait invariablement :

— Pas mal...

Souvent, il s'excusait auprès de sa femme de n'être pas aussi gai qu'il l'eût voulu :

— Je fais de mon mieux pour prendre

sur moi, mais la chair est décidément plus forte que la raison... Enfin, cela ne durera plus très longtemps... Après moi, tu referas ta vie...

Elle se lamentait :

— Quelle idée de parler ainsi ! Tu guériras.

— Non, je ne guérirai pas ; je ne peux plus guérir... D'ailleurs, cela vaut peut-être mieux.

Elle cachait son visage entre ses mains ; il la consolait d'une voix paisible :

— À quoi bon pleurer ? Pourquoi nous déchirer le cœur ? Ce qui doit arriver arrive...

D'autres fois, la voyant accablée, il la réconfortait d'un vague espoir :

— Qui sait, après tout ?... Un miracle ?

Elle se penchait sur lui :

— Tu te sens mieux ?

— En tout cas, je souffre moins, et la souffrance physique est la seule que je supporte mal. Mourir... s'en aller... mon Dieu... un peu plus tôt, un peu plus tard...

Elle ne savait que répondre, et la nuit tombante les laissait côte à côte perdus dans leurs pensées.

Pour tenter de le distraire, elle lui conseillait de temps en temps de travailler.

— Ne te laisse pas aller... Essaie de finir ce conte que tu aimais tant... Tu me disais qu'il n'y manquait que quelques lignes...

— Je n'ai plus la force d'écrire.

— Tu me dicteras.

— Les phrases ne viennent bien que sous la plume.

— Beaucoup d’auteurs travaillent ainsi, cependant. Je serai ta secrétaire.

— Peut-être... je verrai... un jour, si je suis bien disposé...

Un soir, après une crise plus violente que les autres, une de ces crises qui le jetaient tordu de douleur sur son lit, et dont il sortait écrasé, la face ravagée, les lèvres creusées par l’empreinte des dents, il se décida :

— Tu as raison, il faut que j’écrive. Je vais écrire.

Elle tenta de le détourner de ce projet, le voyant si faible.

— Demain... En ce moment, tu es trop fatigué.

Mais il s'obstina :

— Non. ce soir même... Assieds-toi près de moi. Prends mon conte. Il est là, dans le tiroir. Je me sens mieux.;;

Elle chercha parmi ses papiers ; il attendait, enfoncé dans son fauteuil, les yeux clos, les mains croisées sous sa couverture. Quand elle eut trouvé le manuscrit, elle s'assit devant une petite table. L'abat-jour étendait sur le papier une tache claire ; autour d'eux, l'ombre et la lueur rouge du feu.

— Tu es prête ?

— Je t'attends.

— Relis-moi les dernières phrases.

Il l'écouta sans bouger.

C'était l'histoire d'un homme qui, ayant épousé une fille pauvre, par amour, s'apercevait qu'elle lui était infidèle, et, malgré cela, tant son amour était profond, tant sa terreur de la perdre était grande, feignait de tout ignorer.

Quand elle eut terminé, il demeura pensif et dit enfin :

— J'ai cherché longtemps un dénouement à cette aventure. Aucun ne me plaisait... Peut-être imaginer est-il un effort trop grand pour un malade ?... Aujourd'hui, pourtant, je crois en avoir trouvé un. Écris.

— Tu ne crains pas de te fatiguer ?

— Mais non, mais non, dit-il. Écris.

Et il se mit à dicter :

« Or, un soir qu'il regagnait sa chambre plus tôt que de coutume, il crut

voir, au moment d'y pénétrer, un rai de lumière qui passait sous sa porte... »

— Je ne vais pas trop vite ?... Alors, je continue.

« ...qui passait sous la porte. Le dîner achevé, prétextant une migraine, sa femme était montée chez elle. Il avait souhaité si souvent, il avait espéré avec une telle foi un retour, qu'un instant il demeura sur le seuil, immobile, voulant croire qu'elle venait chez lui pour quêter son pardon. »

— Je vais trop vite ?... Tu as peine à me suivre.

« ...son pardon. Il ouvrit doucement, si doucement que sa femme, penchée, ne tourna pas la tête et il fut sur le point de s'élan- cer, de la saisir à pleins bras ; mais elle lui sembla si pâle, si grave, qu'il demeura tout droit, sans bouger. Elle vida le contenu d'un

flacon dans un verre, éteignit l'électricité, s'en alla, traversa le corridor, souleva une tenture et disparut. Alors, il entra, s'assit sur son lit sans comprendre et pleura. Dans la nuit, il éprouva un étrange malaise et, le jour venu, se traîna de fauteuil en fauteuil, la poitrine serrée, les paupières lourdes. La douleur ne s'apaisa que vers le soir. Vers dix heures, sa femme prit congé de lui. Il attendit quelques instants et la suivit, comme la veille. Comme la veille, une lumière passait sous sa porte ; comme la veille, il la vit verser dans son verre le contenu d'un flacon, puis disparaître, comme la veille, il se dressa sur son lit au milieu de la nuit, les tempes sonnantes, la gorge étranglée, le front moite ; et une affreuse pensée l'assaillit. Il tenta de la réprouver, mais elle s'imposait à son esprit avec une étonnante force. Un peu d'eau restait au fond de son verre : il la but et lui trouva un goût bizarre. La souffrance

ne le quitta pas de tout le jour ; sa pâleur l'effraya et il attendit le soir avec une impatience terrible : comme la veille, sa femme le quitta de bonne heure, comme la veille, elle pénétra dans sa chambre ; comme la veille, elle versa quelque chose dans son verre... Voulant douter encore, il tenta une épreuve et s'abstint de boire : la nuit s'écoula paisible ; au matin, il lut sur le visage de sa femme une sorte de stupeur : la stupeur de constater qu'il ne souffrait pas. »

— Eh bien, dit Berry, tu ne suis plus ?
Tu n'écris plus ?...

— Mais si, balbutia-t-elle... mais si...

— Je croyais ; je reprends :

« ...qu'il ne souffrait pas. Dix fois pendant la journée, il ouvrit la bouche pour lui crier :

» — Je sais ! Je sais ! Tu m'assassines...

» Mais il l'aimait tant et tant qu'il ne dit rien et qu'après le dîner, bien qu'il vît, comme chacun des autres soirs, son ombre se glisser chez lui, puis disparaître, il s'effaça contre le mur pour la laisser passer et but d'un trait son verre d'eau. »

François Berry se tut et allongea le bras.

— Donne que je relise ?

Elle lui passa le papier. Il le regarda longuement, puis le lui rendit sous la lampe et dit d'une voix terriblement calme :

— Brûle ça... Les autres n'ont pas besoin de voir comme tu tremblais à la fin.

Solitude

Ce très beau et triste conte de presse a été publié dans *Le journal* du 5 juillet 1906

À ne pas lire un soir de déprime.

Fatigué par une journée de travail monotone, triste de cette tristesse sans raison qui, brusquement vous enveloppe et fait revivre en un lent défilé, avec les peines d'autrefois, les espoirs envolés et les jours inutiles, le vieil employé s'arrêta devant la porte du ministère, au lieu de remonter chez lui ainsi que depuis vingt-cinq ans il faisait chaque soir.

La rue était bruyante, et, des magasins éclairés, des voitures chargées de fleurs, des

femmes qui passaient, laissant flotter de subtils parfums ; de tout, des êtres et des choses, montait une paresse heureuse, comme une joie de vivre dans le crépuscule alanguï du Printemps.

Et le vieil employé songea :

— Ce soir, je veux vivre comme les autres.

Il avait de l'argent dans sa poche. Nul ne l'attendait au logis. Il héla un fiacre et dit : Au Bois.

Tout en remontant les Champs-Élysées, il regardait les couples dont le rire venait jusqu'à lui, les voitures qui croisaient la sienne, et, dans cette animation à laquelle il se mêlait pour la première fois, sans bien savoir pourquoi, sans bien savoir comment, il se sentait très seul, très malheureux, plus malheureux, plus seul que dans la rue silen-

cieuse qui conduisait à sa maison.

Il entra dans un restaurant, cherchant une table vide. Un garçon s'approcha de lui :

— Deux couverts ?

— Non, je suis seul.

— Ah ! bien. Par ici, monsieur.

Dans la salle remplie de lumières et de bruit, il eut la sensation d'avoir été mis à l'écart, en pénitence, à une place obscure, ignorée. La gaieté s'arrêtait à quelques pas de sa petite table. Il regardait de tous côtés, surpris par la joie des autres.

Certes, il savait Bien qu'il avait passé l'âge des gaietés exubérantes.

Mais, il avait beau chercher parmi ses plus vieux souvenirs, il n'y retrouvait rien qui ressemblât à ce qu'il voyait là, ce soir. Tout

en mangeant distraitement, il songeait :

— Je ne me suis jamais amusé. Je n'ai jamais eu de jeunesse...

Il demeura longtemps, le menton dans les mains, le regard perdu, la pensée errante. L'atmosphère s'alourdissait, et, dans le bourdonnement confus des voix, des assiettes remuées, des fourchettes frôlant les verres, parmi la lumière que la fumée adoucissait d'un voile impalpable et bleuté, une musique monta.

Elle jouait un air qu'il avait entendu mille fois — où ? il n'aurait pu le dire — un de ces refrains qui vous deviennent familiers et qu'on fredonne, sans en savoir le nom, sans en connaître les paroles...

Brusquement, son imagination se peupla de visions étranges. Il lui sembla qu'en cette seconde il devenait différent de lui-

même, que de grandes choses sommeillaient dans son âme, éveillées soudain ; qu'une sensibilité extrême faisait vibrer tout son être ; que des pensées lumineuses montaient de son cœur; qu'il était une puissance, une force...

Puis, un attendrissement l'envahit, un besoin d'abandon, de confiance ; le désir vague, et cependant impérieux d'un être, d'une femme sur laquelle il se pencherait, dont le corps frôlerait le sien ; une femme qui serait à la fois l'épouse et la maîtresse, la raison et la joie, la confidente des pensées profondes, et celle qui, le soir, dans l'abandon du lit défait et de la chambre tiède, lui livrerait ses lèvres et son corps...

L'orchestre se tut... La lumière baissa... Il ouvrit les yeux, et il lui sembla qu'il revenait de très loin. La salle tout à l'heure étincelante, était quelconque maintenant,

presque laide. Les nappes n'avaient plus leur blancheur éclatante. Sur les tables à demi desservies, les fleurs étaient fanées, des serviettes froissées traînaient à terre. Un dernier couple s'en allait. Il se leva, paya et sortit, sentant peser sur lui un ennui, un découragement infinis...

Il marcha quelque temps à l'aventure. La solitude et l'ombre augmentaient sa tristesse. Dans le grand calme de la nuit, il éprouvait une sorte de malaise. Quand il eut franchi la porte du Bois, Il crut que les lumières et la foule chasseraient son ennui : la sensation d'isolement se précisa encore. Pour la première fois, il laissa tomber un regard d'envie sur les inconnus qui s'en allaient par groupes, parlant haut.

Lui n'avait ni amis, ni maîtresse. Il avançait seul dans la vie. Toujours il en avait été ainsi, depuis sa jeunesse sévère jusqu'au

temps où l'égoïsme, les habitudes, les manières aidant, il avait décidé de ne jamais se marier. Ainsi il avait vu, l'un après l'autre, tous ceux qui l'entouraient s'éloigner de lui. Non qu'il se fût brouillé avec eux, seulement de nouveaux soucis, de nouvelles joies leur étaient venus. Peu à peu le vide s'était fait, et ce qu'il appelait jadis le calme, n'était plus à présent que le silence !...

En passant près d'une horloge, il regarda l'heure : Minuit !... Les passants étaient rares. Les cafés se fermaient. Le temps s'était rafraîchi, et une petite pluie tombait, une pluie pénétrante qui le fit frissonner. Il revint vers sa demeure en pressant le pas.

Tout en marchant, il réfléchissait à ce qu'aurait pu être sa vie, et, dans sa songerie, ce n'étaient point les grandes choses qui tenaient la grande place, mais de petits détails.

La salle à manger avec la nappe blanche et la suspension d'où tombe un grand rond de lumière — le journal qu'on parcourt, le soir au coin du feu, le lit entr'ouvert, la maison vivante, une foule de « riens » intimes, tout petits et qui cependant représentent cette chose sainte et bienheureuse ; le Foyer !...

Il parlait à mi-voix :

— Ah ! Si c'était à refaire ! J'aurais une femme, des enfants ! Tout à l'heure, en rentrant, je trouverais une maison confortable, des êtres qui me parleraient, des êtres qui seraient à moi, qui m'aimeraient !

Il arriva devant sa demeure. Les becs de gaz éteints, la rue était silencieuse et noire. Il regarda ses fenêtres, tellement hanté par les visions évoquées, qu'il y chercha de la lumière ! Il haussa les épaules et murmura :

— Allons ! rentre chez toi, pauvre vieux !...

Jamais le corridor ne lui avait paru si noir. Une étrange odeur y flottait, une odeur aigre de grailon et de cave, une odeur de futaie moisie. Il monta lentement, et s'arrêta. Il n'avait pas compté les étages. Avait-il dépassé son palier ?

Il essaya de regarder par la lucarne, et de se rendre compte. Mais l'obscurité était si profonde qu'il ne distingua pas le mur blanc de la cour. Il fouilla dans sa poche, prit sa boîte d'allumettes et la secoua.

— Diable, fit-il, il n'y en a plus beaucoup !

Il l'ouvrit et chercha.

— Je crois bien !... Il n'en reste plus qu'une !

Il l'alluma avec précaution, l'abritant de la main. Il était au sixième.

— J'en ai monté un de trop !

Il redescendit, mais, au moment de mettre la clé dans la serrure, le bout de bois s'éteignit et ce fut de nouveau la nuit complète.

Il traversa le corridor qui menait à sa chambre à coucher. Là, dans l'enchevêtrement des meubles, il s'arrêta, les bras tendus, craignant de se cogner. Il atteignit sa table de nuit et prit le pyrogène. Il était vide. Cela acheva de le désorienter.

— Qu'est-ce que je vais faire à présent ? Pas d'allumettes !... Redescendre ? Tous les magasins sont fermés. Me coucher sans lumière ?... Je n'ai pas sommeil !

Un silence absolu l'entourait, que

coupait seulement le tic-tac pressé de la pendule émiettant dans l'ombre une heure qu'il ne savait pas.

Jamais, parmi les pires tristesses, il n'avait éprouvé à ce point l'impression de la solitude.

Ce retour dans la maison vide, hostile, sans lumière, faisait revivre en lui mille souvenirs lointains qui soudain lui redevenaient doux : souvenirs effacés du temps où, tout petit, il s'endormait dans la maison de ses parents, dans la tiédeur de sa chambre bien close, attendant pour fermer les yeux que sa maman soit venue l'embrasser dans son lit. Il entendait la chère voix qui, parfois, quand il toussotait, lui disait, de la pièce voisine :

— Qu'est-ce que tu as, mon petit ?...

Et, cette voix dans sa mémoire, avait des inflexions si tendres qu'elle le caressait

comme d'un baiser.

À présent, qui s'occupait de lui ?...

D'avoir vécu quelques heures au milieu du bruit et de la joie, d'avoir frôlé des couples amoureux et de se retrouver seul, dans l'ombre épaisse, une pitié de lui-même le prit, un attendrissement si grand, qu'il cacha son front dans ses mains et se mit à pleurer.

Jamais il n'avait mesuré le néant de sa vie, jamais il n'avait senti l'indifférence et l'oubli comme à cette heure. Dans sa tête fatiguée, roulait une angoisse de naufragé, d'enseveli qui, lassé de guetter les appels du dehors, finit par se dire avec épouvante :

— Nul n'a remarqué mon absence... on ne me cherche pas... et je vais rester là !

Et il pensait :

— Je suis vieux. Je ne suis plus bon à rien. Je n'aurai jamais de foyer, jamais... Je ne laisserai rien après moi, pas même l'illusion d'un regret !... Demain, après demain, je reprendrai le collier, et tous mes jours seront pareils... Puis, un peu plus tôt, un peu plus tard, je partirai comme un pauvre chien. Les gens se découvriront devant mon cercueil et songeront — oh ! l'espace d'une seconde ! — qui était-il donc celui-là que nul n'accompagne ?...

C'était si triste, et il pleurait tant, que les larmes coulaient le long de sa moustache jusqu'à ses lèvres.

La fatigue le prit enfin. Il ne pouvait rester ainsi toute la nuit.

Il se pencha vers son lit et l'ouvrit. Mais comme il se tournait pour poser sa veste sur une chaise qu'il croyait être près

de l'armoire, il se heurta le genou contre un meuble, et la douleur fut si forte qu'il poussa un cri.

Appuyé au mur, n'osant poser sa jambe, il gémissait :

— Oh ! que j'ai mal !... que j'ai mal !...

Sa douleur physique se changea en désespoir. C'est souffrir mille fois que de souffrir tout seul, sans qu'on vous plaigne. Le cœur lui manquait. La sueur descendait tout le long de son corps. Il avança la main, rencontra une chaise et se laissa choir, le front posé sur la table de nuit. Il geignait toujours :

— Que j'ai mal !... Que j'ai mal !...

Et sa voix résonnait lamentable, sans écho.

Ses doigts tremblants erraient sur le

marbre, quand, tout à coup, il sentit une chose ronde et très froide. Sa main se ferma. Il reconnut le revolver que, chaque soir il posait près de lui, et son contact, loin de l'effrayer, l'apaisa !

Le canon sous ses mains avait tiédi... Il le sentait très doux. S'il l'avait vue, peut-être l'arme lui eût-elle paru méchante, avec sa crosse noire et son canon perfide. — Mais dans la nuit, dans la douleur et dans la solitude, il lui sembla qu'il le cherchait, qu'il l'attendait, et sans autre raison qu'une immense tristesse, qu'une lassitude sans fin... il l'approcha de sa tempe... l'appuya... et tira...

Cela fit un bruit sec de baguette qu'on brise. Le silence un instant déchiré se referma, et la pendule dont le tic-tac avait été étouffé une seconde, reprit sa course trottiante de petite vieille égoïste, toujours pressée et qui se hâte vers un but inconnu.

Goliath

Ce conte de presse est paru dans Le Journal du 24 octobre 1919

À quatorze ans, il avait la taille, la carrure et les poings d'un homme. Les gamins le redoutaient et les femmes pressaient le pas quand elles sentaient son souffle derrière elles. Il ne s'amusait pas aux jeux de la rue, préférant à tous les plaisirs celui de montrer sa force, d'arracher d'un coup de reins les sacs de blé que ses mains d'apprenti maréchal marquaient de deux feuilles noires digitées, ou de mater sans tord-nez ni entrave les chevaux énervés par l'odeur de la forge et le choc des marteaux. Il méprisait les livres et signait d'une croix. L'instituteur

l'avait appelé Goliath, et le surnom lui était resté. Il n'en comprenait pas le sens, mais s'en montrait flatté parce qu'il était puissant et sonore. Devenu homme, il paraissait un géant : quand il battait le fer sur l'enclume, des paquets de muscles roulaient le long de ses bras et les étincelles éclairaient une face mangée de poils et de cheveux. Deux fois, sur le champ de foire, des lutteurs l'avaient défié. Il les avait empoignés à la volée et, les plaquant sur le tapis, s'en était allé en haussant les épaules. Bref, il avait donné tant de preuves de sa force que nul à dix lieues à la ronde n'eût osé l'affronter ; et, satisfait de l'admiration muette qui se levait sur son passage, il traversait la vie, placide et débonnaire.

Or, un soir qu'il revenait de la foire, poussant devant lui deux chevaux, il vit venir une automobile. Juste comme il commençait

à bourrer sa pipe, une voix cria : « Hop ! »

Il leva la tête et, sans dévier de son chemin, continua d'avancer.

— Eh bien ! mon vieux, cria la voix, décide-toi !

Sa pipe bourrée, il noua le lacet de cuir autour de la blague, l'enfonça dans sa poche et frotta une allumette.

— Tu es sourd ? demanda la voix.

Il fit signe que non.

La voiture arrêtée ronflait en dansotant sur ses roues. Une tête émergea du baquet et dit :

— Alors quoi, il n'y a pas moyen ?

Il tira deux bouffées et, désignant du pouce la route poussiéreuse, répondit :

— Il y a de la place à droite et à gauche.

— Et les fossés ? demanda le voyageur, qui s'impatientait.

Il se mit à rire, d'un gros rire qui secouait sa barbe et faisait tressauter ses épaules. Le voyageur ouvrit la portière et descendit ; Goliath le regarda et rit plus fort.

— Écoutez donc, mon ami, je n'aime pas beaucoup qu'on se paye ma tête. Je vous demande de me laisser passer. Si on ne peut pas s'arranger à l'amiable...

Goliath cracha sur le côté, le considéra de la tête aux pieds et l'écarta :

— Il y a le fossé...

— Veux-tu parier que je t'y envoie ? dit l'homme.

Le rire de Goliath s'éteignit brusquement. L'homme venait de jeter sa casquette et boutonnait son gant. Goliath prit une respiration profonde qui gonfla sa poitrine. Pour la première fois, quelqu'un lui tenait tête et, par le diable ! le menaçait. Ses bras terribles se raidirent. Il tourna la tête pour chercher si quelqu'un pouvait voir la belle chose qui allait se passer, fit la moue n'apercevant personne, avança d'un pas, les mains ouvertes, le cou rentré dans les épaules, et articula à mi-voix, comme on murmure un nom qu'il ne fait pas bon jeter dans le vent :

— Goliath ; je suis...

Mais avant qu'il l'eût dit pour la seconde fois, il recevait un coup de poing sur la mâchoire qui l'envoyait rouler dans la poussière.

Quand il se releva, la voiture avait dis-

paru, l'ombre commençait à noircir les arbres et les chevaux broutaient l'herbe du talus. Il les empoigna par la figure et les rejeta sur la route. Après quoi, il se sentit la tête lourde, les jambes molles, et regagna le village à pas lents. Il y arriva quand la nuit était close. Quelqu'un l'interpella :

— Quoi donc ? Tout le monde est rentré depuis deux grandes heures. Tu t'es amusé en route, Goliath ?

Goliath fouilla l'ombre pour voir qui lui parlait ainsi et répondit :

— Je m'ai amusé.

Puis il pressa le pas, poussa ses chevaux dans l'écurie sans s'inquiéter de leur donner la botte et, se jetant sur son lit à plat ventre, médita. Lui, Goliath, frappé, battu, assommé ! Quelle honte ! Dieu merci ! personne n'avait assisté à cela. Cette certitude

l'apaisa d'abord ; bientôt elle ne lui suffit plus et le doute se glissa dans sa tête : n'était-il donc plus aussi fort qu'autrefois ?... Il fit jouer ses muscles, se dressa pour suivre sous sa peau hâlée leur houle et leurs saccades, essaya ses poings sur le mur, sur la porte, et s'endormit. Mais l'angoisse le reprit au réveil. Pour se convaincre qu'il demeurerait égal à lui-même, il s'attela tout le jour aux plus dures besognes, empoignant d'une main les roues cerclées de fer, cherchant pour battre l'enclume les marteaux que d'autres ne levaient qu'à deux bras. Tout cela ne lui apportait qu'un repos éphémère. Les choses n'ont que leur poids, tandis qu'un homme a sa défense, et il lui fallait vaincre un homme : à ce prix seulement, il retrouverait son calme.

Alors, lui naguère baigné d'une si belle indifférence, il s'intéressa aux choses que

faisaient les gens, aux propos qu'ils tenaient et presque à leur silence. Brusquement, il sortait de la forge et demandait :

— Qu'est-ce que tu dis ? Il y a quelque chose qui ne te plaît pas ?

Choisissant de préférence, pour les provoquer, les plus grands, les plus forts ; et tous, parce qu'ils le croyaient invincible, répondaient :

— Mais on ne dit rien, Goliath, on causait.

Il hochait la tête d'un geste menaçant, revenait à son soufflet, et la nuit, ne trouvant pas le sommeil, mâchait sa colère et son angoisse. Pour tout le bien qu'il possédait, il eût voulu trouver un adversaire devant lui. Il en perdait le manger, le boire et presque la raison. Une nervosité de femme se glissait peu à peu dans ce corps de géant. Sa colère,

impuissante parce qu'il ne pouvait la faire dévier sur personne, lasse de s'attaquer en vain à des hommes dignes de lui, s'aiguillait sur de méprisables adversaires, sur Lavaut, qui avait été dans l'auxiliaire, sur Crochenet, qui jadis lui demandait la main pour rentrer son chariot. Même les enfants l'irritaient, et les gens commençaient à trembler vraiment sur son passage.

— Voilà qu'il devient méchant, murmuraient-ils ; c'est-il qu'il boirait ?

Plus on le redoutait, plus on le fuyait ; ainsi la possibilité d'une bataille et d'une victoire qui l'eussent rassuré s'éloignait de lui. Si bien qu'un jour, n'y tenant plus, dépassant toute borne, oubliant toute mesure, décidé à en finir avec cette obsession. il frappa une fille qui, disait-il, lui avait jeté de l'eau au visage. Du coup, le père sortit, blanc de colère.

— Quoi que t'as fait ?

— Si t'es pas content, viens le dire.

Au bruit, les gens accoururent. La fille s'était jetée sur son père, que les hommes retenaient par les épaules, en murmurant : « Prends garde ! » Goliath, les doigts tendus, la face terrible, ricanait. C'était l'heure où les gamins sortent de l'école ; l'un d'eux, la cervelle encore amusée des derniers mots de sa leçon, faisait tournoyer une corde au-dessus de sa tête en criant :

« ... Et David, ayant brandi sa fronde, abattit Goliath d'une pierre au front. »

Il y eut une seconde de silence épouvanté. La mère avait saisi le gosse et pressait la main sur sa bouche.

Mais Goliath, laissant retomber ses bras, regarda tour à tour l'homme qui atten-

dait le choc, les spectateurs muets d'horreur, le gamin qui tremblait contre le tablier de sa mère, et bégaya :

— T'étais sur la route l'autre soir ?...
Tu as vu ?...

Puis il rentra dans sa forge.

Un grand apaisement suivit ; ensuite une curiosité, craintive encore, s'éveilla.

— Quoi donc que t'as vu, petit ? demanda la mère.

Et le gamin, tremblant, répondit :

— Moi, j'ai rien vu... Je sais pas ce qu'il veut dire.

Poussette

Ce conte de presse est paru dans Le Journal en date du 15 septembre 1906.

Chaque matin, dès qu'aux horloges de la ville sonnaient six heures, la vieille fille sortait de chez elle, fermait soigneusement la porte, et, les mains serrées sur son livre de prières, un vieux livre aux coins arrondis, aux pages grasses, traversait la rue d'un pas rapide, pour entendre la première messe à l'église voisine.

Là, dans la nef presque vide, agenouillée sur son prie-Dieu, les doigts joints, la tête tremblante, sa voix murmurant les prières se mêlait à la voix du prêtre. L'office achevé, ayant trempé ses doigts dans l'eau

bénite, elle partait comme elle était venue et regagnait sa demeure.

Elle allait, immuablement vêtue de noir. Sa face était maigre, son front têtue, ses tempes couvertes de rides, mais, au fond de ses orbites, ses yeux flambaient d'une étrange fièvre.

Tout en marchant, elle marmottait des oraisons, remuait les grains de son chapelet. Sous ses talons, le pavé restait silencieux, et tout autour d'elle flottait une odeur vague d'encens et de pierre humide, comme si ses doigts jaunis et ses genoux pointus avaient, à la longue, gardé la senteur froide des dalles et de la sacristie...

Elle vivait seule dans une petite maison du faubourg, entre ses meubles démodés, quelques portraits de vieilles gens, des images de piété pendues aux murs et une

chatte grise, qu'elle appelait Poussette, vieille et maigre, qui, tout le jour, étendue somnolente, suivait d'un œil indifférent le vol des mouches, et se levait parlais pour guetter à travers la vitre, la chute d'une feuille emportée par le vent. La vieille fille et la vieille chatte se comprenaient. Toutes deux elles aimaient l'existence recluse, le silence des longs après-midis d'été, les volets clos et les rideaux tirés. La rue les effrayait comme une chose peuplée de dangers.

Embusquée derrière les persiennes, la vieille fille regardait les gens passer dans la ruelle où les pas résonnaient longtemps, et la chatte allongeant le cou, s'étirant sur trois pattes, se détournait des autres chats qui, accroupis devant les portes, se léchaient avec de grands balancements de tête, ou fuyaient à toute vitesse, s'allongeant, glissant et disparaissant dans les soupiraux...

Jadis, pendant les nuits tièdes où l'amour baigne le silence et l'immobilité des arbres, la chatte tendait parfois le cou vers les jardins, répondant aux appels des matous, dont l'ombre chevauchait les toits, et, remuée par leur plainte, elle frôlait de ses flancs onduleux les pieds des chaises.

La vieille fille, alors, l'emportait vivement, l'enfermait dans sa chambre, ouvrait ses fenêtres, et criait avec une voix haineuse :

— Allez-vous-en !... Allez-vous-en !...

Puis, comme les miaulements continuaient, comme les ombres, un instant immobiles, recommençaient à bondir, elle tirait les volets, laissait retomber les rideaux, et, recroquevillée dans son lit, cachait sa chatte sous ses draps pour, étouffer le bruit, et la caressait entre les oreilles pour l'endormir.

Une fureur la prenait à la seule pensée de l'accouplement. Orgueilleuse de sa virginité, elle haïssait tout ce qui n'était point chatte, et l'œuvre de chair lui apparaissait ainsi qu'une chose diabolique, par quoi le Tentateur avilit les bêtes et les gens. Elle rougissait de colère et de honte devant les amoureux qui s'en vont deux à deux par les nuits claires, les oiseaux qui, le soir, se poursuivent, se cherchent, les tourterelles qui joignent leurs becs au bord des nids.

Autrefois, la chatte avait été belle, de poil luisant, de formes grasses et les voisins disaient à sa maîtresse :

— Prêtez-la-moi, elle ferait de si beaux petits avec notre chat !

Mais elle, attirant la tête contre sa poitrine, répondait, les sourcils froncés :

— Je n'en ai pas besoin... Je la garde !

Puis, la bête était devenue laide. Ses flancs arides s'étaient creusés. Dans cette atmosphère de cloître, elle avait paru oublier son instinct, le désapprendre. Sa chair ardente s'était apaisée peu à peu, et les plaintes obstinées des mâles avaient fini par glisser sur elle sans la faire tressaillir.

Une nuit, pourtant, une nuit d'été, comme elle était couchée sur un fauteuil, elle se leva, énervée, et se mit à rôder dans l'ombre. Dehors, les chats miaulaient dans les gouttières. Elle, tendait les pattes, enfonçait ses griffes dans le tapis, battant ses flancs à larges coups de queue, et, tout à coup, prise d'un désir éperdu, elle se glissa par la porte entr'ouverte, et s'enfuit dans le jardin.

Quand elle se sentit avec les autres, tout son instinct trop longtemps endormi s'éveilla. La gueule ouverte, les ongles agrip-

pés aux tuiles, elle se rua parmi les mâles, mêlant ses cris à leurs appels, hurlant de douleur et de joie sous leurs morsures.

La vieille, dans son lit, surprise par le vacarme, se mit sur son séant.

Jamais l'amour n'avait bramé plus triomphant à ses oreilles. Elle se leva pour prendre sa bête avec elle, et, ne la trouvant pas sur le fauteuil, appela :

— Poussette !... Petite !... Venez ici !... Venez...

D'ordinaire, la chatte accourait à son appel. Cette fois, rien ! En cherchant, elle rencontra la porte entrebâillée, et, tout de suite, une peur la prit, non pas la peur que quelqu'un se fût introduit chez elle, mais la peur que Poussette se fût échappée.

Elle gratta une allumette, et, tandis

que le phosphore brûlait sans éclairer, avec une petite flamme dansante et bleue, elle murmurait :

— Est-ce possible !... Mon Dieu !...
Poussette !...

Mais la bougie allumée, elle poussa un cri de rage :

Poussette n'était plus là !...

Dans le jardin tout chargé de senteurs et où le clair de lune mettait des lueurs pâles, elle appela, elle appela...

En haut du toit, la chatte, apaisée maintenant, s'arrêta de rouler ses épaules contre les flancs de son compagnon d'amour, tourna la tête vers elle, et, dédaigneuse, reprit sa caresse, balançant la tête et le ventre tendu.

À six heures, quand la vieille fille partit

pour la messe. Poussette n'était pas rentrée.

L'office achevé, elle revint, pressant le pas, oubliant de redire son chapelet. Elle avait écouté la messe d'une oreille distraite, s'agenouillant, se relevant, sans savoir au juste ce qu'elle faisait, la pensée torturée par le souvenir de la nuit.

Elle trouva la chatte installée sur une chaise et dormant d'un sommeil si lourd que c'est à peine si, en l'entendant, elle dressa l'oreille.

Blême de rage, elle la saisit par le cou et la jeta sur le plancher. La bête surprise demeura une seconde immobile, bâilla, arrondit le dos, s'assit, clignant des paupières, puis, fatiguée, les reins fléchis, se coucha en boule et re- prit son somme.

À dater de ce moment, la vieille fille s'en écarta comme d'une chose impure. S'ap-

prochait-elle ? Elle la repoussait du pied :

— Va-t'en ! Va-t'en !...

Parfois même, ivre de fureur, elle la prenait entre ses maigres, la regardait, les yeux enfoncés dans les siens, puis, brusquement, la lançait à terre ; ou bien encore, la trouvant sur son passage, elle l'arrêtait et l'empoignait, pour la battre, sur la tête, sur les épaules, sur le ventre, le ventre surtout, retirant de ce châtement une joie féroce et sainte. La bête, cependant, n'avait pas une révolte.

Cela dura ainsi plus d'un long mois. La vieille fille fuyait les voisins, comme une mère qui craint d'entendre prononcer le nom de son enfant indigne.

Or, un matin qu'elle avait frappé la chatte plus fort que de coutume, et qu'elle levait la main sur ses flancs, la bête bondit

en arrière, la patte haute et le poil hérissé.

— Ah ! fit la vieille, tu veux me griffer à présent ! Attends !...

Mais elle n'avait pas achevé son geste que la chatte lui sauta à la figure, labourant ses joues de ses griffes ouvertes.

Elle poussa un grand cri, s'enfuit épou-
vantée, le visage inondé de sang, et s'enfer-
ma dans sa chambre.

À présent, Poussette lui apparaissait
comme un animal fantastique et féroce. Elle
n'osait plus ouvrir sa porte, craignant de re-
voir son regard flamboyant et ses dents me-
naçantes.

Agenouillée sur son prie-Dieu, elle gé-
missait, grelottante d'effroi :

— Le démon est ici !... Le démon est
sur moi !...

La nuit, accroupie sur son lit, elle demeurait, les yeux grands ouverts, les genoux au menton, guettant les bruits, ne sentant ni la fatigue, ni la faim, bégayant avec de grands signes de croix :

— Le démon !... Le démon !...

Puis elle n'eut même plus la force de parler, et ses lèvres tremblèrent sur des mots qu'elle n'entendait plus.

Au bout de six jours, le prêtre, surpris de ne pas la voir à la messe, vint chez elle. Des voisins coururent à lui.

— Sûr, il doit y avoir un malheur, monsieur le curé ! Nous serions bien allés nous enquérir, mais elle est si peu accueillante qu'on n'osait pas... Vous, elle vous recevra...

On frappa aux volets. Pas de réponse. On frappa de nouveau. Rien.

— Ce n'est pas naturel ! murmura le curé.

Et il tourna le bouton de la porte, à tout hasard.

La porte s'ouvrit. Des gens étaient venus, attirés par le bruit, on entra.

Tout était en ordre. Dans la salle à manger, le couvert était mis pour le petit déjeuner du matin. Au fond d'un bol, il y avait un peu de café au lait couvert comme d'une buée nacrée. Des mouches bourdonnaient sur un morceau de sucre, et, dans un ravier blanc, quelques coquilles de beurre luisaient, un peu jaunies, à demi fondues.

— Peut-être qu'elle est dans sa chambre, fit une femme.

On poussa la porte. D'abord, on ne distingua rien dans l'obscurité, les volets étant

clos et les rideaux tirés. La femme prêta l'oreille et balbutia :

— Il y a quelqu'un ici, monsieur le curé!... Écoutez... ça respire...

Un homme s'avança, écarta vivement les rideaux, ouvrit la fenêtre et poussa les volets : un flot de lumière inonda la pièce.

Dans un coin, au pied du lit défait, la vieille était accroupie, en chemise, ses seins maigres à nu, les cheveux défaits. Voyant tous ces gens qui se penchaient sur elle, elle cacha sa figure éclaboussée de sang durci dans ses doigts et se mit à hurler :

— Satan ! Satan ! Le démon !...

Le prêtre essaya de lui prendre la main, de lui parler.

— Voyons... c'est moi... moi... M. le curé.

Mais, les ongles crispés au front, elle hurla plus fort :

— Satan ! Le démon ! Le démon !...

Il hocha la tête et dit tristement :

— Mon Dieu ! Notre pauvre amie a perdu la raison ! Elle, si pieuse !... Qui aurait pu penser ! Comment cela a-t-il pu se produire. Voyez, elle s'est déchiré le visage de ses propres mains ! Je vais rester près d'elle. Que quelqu'un aille prévenir le docteur.

Alors, tandis que, un à un, les gens sortaient de la maison et que la vieille fille continuait à glapir d'une voix rauque : « Le démon ! Le démon !... » le prêtre entra dans la salle à manger, et, souriant, se mit à caresser la chatte qui ronronnait étendue sur le flanc, le menton levé, les yeux mi-clos, offrant ses mamelles roses à trois petits.